VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 5 AOUT 1913 NUMERO 12

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

DU "PARISIAN FRENCH"

Le *Free Press!* Encore un qui sait le "Parisian French". Pour tous les trésors au monde il ne voudrait parler le patois des Canayens. Non, il a une "parlure délectable", originale, qu'on ne saurait retrouver même dans les journaux de Toronto.

Si vous ne nous croyez, consultez le *Free Press* du 19 julilet et du 26 juillet. Vous y trouverez des annonces sur l'immeuble à Saint-Boniface et surtout quelques articulets—en français, s'il vous plait—célébrant les mérites de Saint-Boniface.

C'est empoignant, pittoresque, neuf, tout ce que vous voudrez.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer copieusement notre confrère anglais.

Le progrès à Saint-Boniface:

"Immense progres a ete fait dernierement, vere les faubourgs situes au sud de la ville, non seulement en quantite de nouvelles et importantes constructions, mais aussi l'amélioration du service de tramways et les condition des rues en general."

Le "cote ouest" est épatant. Veuillez ouir ce qu'en dit le *Free Press*.

"Sur le cote ouest de la "Riviere Rouge" a travere la municipalite de Fort Garry les improvements sont bien marquees, car en addition du pavement du "Pembina highway," jus-quai aollebe D'Agriculutre, une route a etee construite pres de la riviere et passant plusieurs belles residences, cette route est une de plus belles promenade pour les automobiles dans la ville entiere."

..Jusqu'où peut aller une belle promenade

"Cette promenende suit la riviere traversant non seulement la municipalite de Fort Garry, maise aussi les municipalites de St. Vital et St. Norbert."

Une ligne qui "s'attache"

"Les travaux des tramways sur "Pembina highway" sont deja commences et les operations sont deja bien avances sur L'avenue Jubillee. D'ici la ligne s'attachera avec le "highway" et continuera jusquta St. Norbert."

Du Boileau:

"Les rues de la municipalite de St. Vital a l' est de la riviere, seront pavees en asphalte. L'avenue St. Marie est deja pavee a travers St. Vital, et la construction de tramways a étee aussi commencee. Cet automne les operations sur la ligne projectee seront continuees jusqu'a l' extremite la plus sud de lot 40 St. Vital, de la junction des avenues Marion et Tache,.et sera problablementn prolonguees l'annee prochaine.

Avec le "Belt Line" de "St. Boniafece," traversant las avenues Tache, Provencher, Rue des Meurons, Marion et Norwood, les activites on etes éceptionellement immenses cette annee, et en consequence les valeurs des proproprietes sont etes enormement augmentes."

Le *Free Press* pondait cela le 19 juillet. Huit jours plus tard, il revenait à la charge et son effort inoui enfantait un specimen accompli de "Parisian French."

Des effets de style:

"Le manque de transportation facile est tout ce qui empeche la partie sud de Winnipeg ainsi que la municipalitee de Fort Garry et St. Vital, les deux cotes de la riviere de devnir mieux connue. Aujourd'huid avec les voies de char sur les deux cote de la riviere, de grands progres se font dans la municipalite et constructions residenciere"

Invention nouvelle et qui fera la fortune de ces villes. Un système de "sourds"!!!

"Quoique petite distance du centre de la ville jusqu'a l'an dernier, petites ont ete les entreprises comme constructions ou autres emeliorations. Mais pendant ses derniers mois la lumiere electrique a ete installee sur la partie est de la riviere et des arrangements sont fait pour le system de sourds."

Aimable voie électrique et qui veut bien éviter à la ville la peine de la construire.

"La voie electrique est a se faire construire sur la rue Ste. Marie jusqu'a l'extremite sud, lot 40, et sur la partie ouest du College d'Agriculture le droit de passage se rend jusqua St. Norbert."

Exemple contagieux:

"Bien des maisons se sont faits construire sur les deux rives de la riviere, quelqu'une des residences etant de prix bien couteux."

Ordre du jour peu banal. Ce que peut être un réveil général. On ne dort plus, avenue Provencher, DesMeurons, Marion et Taché:

"Plus pres de la ville dans le centre de St. Boniface un reveil general est l'ordre du jour, la voie construite sur l'avenue Provencher, Des Meurons, Marion et Tache, a mise en activite un grand district que il y a quelques mos etait considerer trop loin pour transportation facile pour etre d'aucune valeur.

Un grand siècle. Les exploits du "Union Stock Yards." Un illustrateur de mérite:

"Des phenomens de prix s'agrandissent en fait d'industries manufacturieres. Dans les environs du Union Stock Yard qui est presque termine a la somme de $1,000,000 ont fait beaucoup pour rehausser la partie Est de St. Boniface en proeminence et illustrer ses valeurs comme centre manufacturier. Entourant ses stock yards il aura aussi un grands nombre d'industrines qui seront en rapport avec cette derniere. Plusieurs banques on acqueries des emplacements aussi pres que possible des stock yard."

Manquait plus que cela: *les "chars électrics seront opérés avant l'hiver"*

"Plusieurs milles de voies seront terminees et pres pour l'operation des char electrics avant l'hiver;—mettant a porter bien des proprietes enconnections avec la ville."

Fabuleux, je te crois!!

"De nouveaux ponts sur la Riviere Rouge aideront a ouvrir le district e nentier et rendroit la communications entre le centre de la ville rapide et fabuleux."

Ah! quand donc pauvres Canadiens-français saurez-vous le "Parisian French" et abandonnerez votre odieux patois où les mots ont un sens logique!

"L'ORANGE SENTINEL"

Il eût été étonnant que l'*Orange Sentinel* ne profitât point des chiffres du dernier recensement pour jeter l'outrage au clergé catholique et à la province de Québec.

Elle prend le fait brutal que ce recensement donne à Québec, sur la population de 5 ans et au-dessus, une proportion de 12.69 pour cent d'illettrés, tandis quOntario n'a que que 6.52 pour cent, pour crier qu'il faut enlever à la "hiérarchie" la maîtrise de l'instruction publique dans la province, etc.

A l'entendre, les prêtres seraient les maîtres absolus de nos écoles et ils pourraient à leur guise régler toutes les choses de l'instruction publique. Il est inutile de discuter avec des gens comme ceux de l'*Orange Sentinel*, qui sont absolument incapables de raisonner lorsque passe à l'horizon une soutane quelconque; mais il peut être utile de souligner et de mettre en leur vraie lumière les derniers chiffres du recensement.

Ils sont assurément fort instructifs.

* * *

Que disent-ils en effet?

Nous prenons le Bulletin No. 15 à la page 3, au tableau I: Population de 5 ans et au-dessus, selon le degré de l'instruction, 1911 et 1901." En 1901, la province de Québec accusait, sur une population de 1,411,324 personnes et plus, un total de 250,017 personnes ne "*pouvant ni lire ni écrire*", soit une proportion de 17.71 pour cent. En 1911, ce chiffre était tombé à 217,316 sur une population de 1,712,843, soit une proportion de 12.69 pour cent.

En 10 ans, nous avons donc baissé de 5.02 pour cent notre proportion d'illettrés, tandis que la province d'Ontario la baissait de 2.23 pour cent (de 8.75 à 6.52), et c'est un premier chiffre qui ne manque pas d'intérêt. Le Bulletin spécifie même que "pour les provinces de l'Est, Québec accuse *la plus forte augmentation proportionnelle* de 1901 à 1911, quand à cette catégorie des personnes sachant lire et écrire."

En effet, pendant cette décade, Ontario, qui accusait une augmentation totale de 302,701 pour les personnes de 5 ans et plus, n'accusait qu'une augmentation de 348,241 parmi les "pouvant lire et écrire", tandis qu'avec une augmentation de population un peu plus faible (301,519), Québec accusait une augmentation de 382,935 parmi les "pouvant lire et écrire".

Cela est plus significatif, au point de vue de la valeur du système actuel, que des statistiques d'ensemble qui englobent à la fois les vieillards qui furent victimes des défectuosités du système ancien et des enfants de 5 à 7, de qui l'on ne saurait raisonnablement exiger qu'ils sachent lire et écrire.

* * *

Car, il ne faut pas oublier que nos statistiques sont ainsi faites qu'elles réunissent sous le titre d'illettrés, toutes les personnes de 5 ans et plus qui, pour une raison ou une autre, ne savent pas lire.

Or, d'une part, la majorité catholique de Québec a été pendant très longtemps dans une situation inférieure au point de vue scolaire, parce qu'elle ne pouvait profiter d'un système destiné à la décatholiser, et les effets de cette proscription apparaissent encore dans le chiffre des vieillards qui ne savent ni lire ni écrire et qui, jusqu'à leur mort, continueront à surcharger nos statistiques.

D'autre part, le chiffre de nos enfants de 5 à 7 devait atteindre en 1911, année du recensement, les 100,000. (Il était, d'après le rapport du surintendant de l'Instruction publique pour 1909-1910, page 22, de 94,668).

La vérité, c'est donc que, si notre chiffre d'illettrés dépasse encore celui d'Ontario, nous travaillons rapidement à l'abattre.

La vérité aussi, c'est que notre fréquentation scolaire est de beaucoup supérieure à celle d'Ontario, comme vient de le prouver avec un luxe de détails, M. Hervé Roch et que nous avons donc toutes les raisons d'espérer que le prochain recensement accusera un progrès aussi considérable que celui dont on vient de publier les chiffres.

* * *

Mais il y a d'autres statistiques que celles de l'instruction pure et simple, il y a celles de la criminalité, et de celles-là l'*Orange Sentinel*, si prompte à qualifier Québec de "*the most backward province in the Confederation*" (la plus arriérée des provinces), de celles-là l'*Orange Sentinel* ne parle guère.

Elles établissent en effet qu'alors que la crim[illegible]lité moyenne du pays "pour délits justifiables d'un jury", est 17.5 pour chaque groupe de 10,000, Québec n'accuse que 10.2, tandis qu'Ontario arrive en second avec 23.4, soit deux fois la proportion de Québec.

Elles accusent encore qu'avec 35.02 de la population totale, Ontario prend 46.81 de la criminalité, tandis qu'avec 27.80 de la même population, Québec n'a que 16.19 de la criminalité.

Nous n'insistons pas.

Omer Héroux.

LA RACE FRANCAISE AU CANADA

Du groupement sur le sol canadien des deux races les plus civilisées du globe, la race française et la race anglo-saxonne, est sorti un peuple dont l'union sur le pied de l'égalité complète, dans les devoirs et dans les droits peut, si tous le veulent, créer le plus prospère Etat moderne qui se puisse rêver.

En effet, ces deux races réunissent tout ce que l'humanité peut présenter de plus parfait, de plus complet. Comprenons-nous bien, avant d'aller plus loin; il ne peut être ici question ni d'une fusion, ni d'une absorbtion par l'une des deux races, des éléments qui constituent l'autre.

Il s'agit de la seule chose admissible et possible: la coopération intelligente de tous à l'oeuvre nationale entreprise depuis l'organisation du Dominion.

La race franco-canadienne, la première, a conquis le sol, a ouvert le pays entier à la civilisation, au christianisme; de là les droits imprescriptibles de conserver une voix influente dans les conseils du gouvernement.

Son esprit de clarté, sa fierté, sa prudence et ses qualités d'énergie la rendent plus qu'aucune autre apte à continuer l'oeuvre des premiers colonisateurs, des descendants des Cartier et des Montcalm.

Sortis de France, emportant avec eux de précieux germes des civilisations grecques et romaines, ils sont sur ce continent ce que sont les Français dans le vieux Monde; ils doivent y jouer le rôle de civilisateur et de pacificateur, qui fut celui de la grande nation, leur mère en Europe. Héritière d'un beau passé de gloire, du génie vulgarisateur, de la langue nationale, de cette belle langue qui traduit tout ce que l'âme humaine peut exprimer de plus haut, de plus pur et de plus grand, cette race à l'âme si haute et si pleine de la pensée hellénique, reste pour toujours le porte-flambeau de la vérité au milieu de l'humanité, qu'elle conduit vers un avenir meilleur.

Pour tous les hommes de bon sens, il ne saurait être question de voir, disparaître cette belle race franco-canadienne, fille de la grande France. Comme elle, elle est attachée à l'humanité dont elle constitue l'avant-garde généreuse et sûre. Le jour où par la volonté de Dieu, la race française serait effacée de la terre, le monde se verrait de nouveau plongé dans les ténèbres épaisses qui assombrirent tout le moyen-âge.

A part les raisons de sentiments, qui, malgré le positivisme moderne, ne sauraient être négligées en tant qu'important facteur dans la question, les raisons d'utilité ne sauraient être négligées non plus.

Il est incontestable que la disparition de cette race du sol de ce pays ferait perdre au Canada une de ses plus importantes garanties d'intégrité. Du jour où l'anglais seul serait parlé des deux côtés de la frontière qui sépare le Canada et les Etats-Unis, quelle tentation ne serait-ce pas pour le grand colosse voisin qui bientôt trouverait ses limites trop étroites? Nous croyons ne pas nous tromper en disant que ce ne serait pas l'utilitarisme jingoiste qui suffirait à arrêter l'invasion.

Les invasions les plus redoutables ne sont pas celles qui se font avec les armes, il est prouvé par l'histoire que les grandes nations ne sont pas toujours si aisément maîtresses des petits peuples qu'elles veulent subjuguer, car ces peuples sont aguerris par les privations et les climats rudes. Mais les invasions pacifiques, songeons-y, sont plus graves, parce qu'elles se font par une lente imbibition contre laquelle rien ne peut s'opposer. On se réveille un beau matin, après une longue paix, avec le dominateur installé à tous les foyers, ayant tout acquis; il est devenu le maître en donnant ce qui conquiert plus que les armes. L'Angleterre le sait bien, elle, qui eut si souvent recours à la "cavalerie de St-Georges".

Une langue différente parlée de chaque côté des frontières est et sera toujours la plus sure protection d'une nation.

Donc, la race canadienne-française est nécessaire, indispensable. Elle seule peut préserver, par son esprit de dévouement, par son abnégation et caractère français, disons le mot, la puissance du Canada de l'absorption possible par son grand voisin. Cela, du reste, a été affirmé, il y a longtemps, par des hommes d'Etat dont l'autorité ne saurait être contestée.

Dès 1822, Andrew Stuart ne craignait pas d'affirmer "qu'une bonne politique voulait qu'il fût établi, sur la frontière canadienne, une population qui n'ait pas la même langue ni la même religion, qui ne soit pas habituée aux mêmes lois et au même système de gouvernement que nos voisins, si remuants et si entreprenants..." Et ce qui ne saurait nous étonner, c'est que le gouvernement anglais exécuta ce projet en partie.

Nous avons vu ailleurs d'autres hommes d'Etat anglais affirmer la nécessité, pour le Dominion, de la cohabitation des deux races, de l'égalité des deux langues. Nous croyons, et tous les gens de bon sens penseront avec nous que l'avis de tels hommes ne saurait être ni infirmé ni être discuté.

Certainement, nous apprécions les qualités de la race anglo-saxonne, son énergie, sa force, son patriotisme, ses belles aptitudes pour les affaires, son indiscutable tempérament d'activité toujours en éveil, mais ne se pourrait-il pas que cette race ne comprenne que, devenue à son tour canadienne, son patriotisme très réel aurait une belle carrière à remplir en s'exerçant surtout au bénéfice de sa patrie d'adoption?

Que penserions-nous ici des éléments étrangers que nous amène l'immigration s'ils restaient les fils toujours patriotes et jaloux du pays qu'ils ont abandonné?

Nous penserions que leur devoir serait, avant tout, de servir de toute leur énergie le pays duquel ils reçoivent l'hospitalité qu'ils ont demandée et de le servir loyalement et sans arrière-pensée—ou de retourner dans leur ancienne patrie!

* * *

Pourquoi les fils d'Anglais, venus ici demander à ce pays une vie plus riche d'espérance, n'agiraient-ils pas aussi de même? Il ne faut pas qu'ils oublient qu'il n'y a, au Canada, ni vainqueurs ni vaincus. La conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre fut davantage le résultat de revers de la France sur le vieux continent et de la faiblesse de son roi que de la victoire de Wolfe dans les plaines d'Abraham. Si la France avait eu là-bas les succès qu'elle y avait eus dans le passé, si elle avait pu envoyer vers sa colonie quelques régiments de plus, ce n'est pas l'Angleterre qui aurait cédé aux révoltés de la Nouvelle-Angleterre nos belles provinces du Sud, car les rois de France auraient été les maîtres, du Pôle au golfe du Mexique et de l'Atlantique au Pacifique, de ce continent où leurs droits étaient incontestables.

Après la victoire de Wolfe, après la mort de son noble adversaire, les Canadiens, abandonnés à leurs propres forces, ont traité, et ce traité n'a jamais été effacé de l'histoire. Il reconnaît les droits des habitants à leurs coutumes, à leurs lois, à leur liberté, à leurs biens et, par-dessus tout, à leur langue et à leur religion.

Pour qu'un pacte solennel ainsi conclu soit annulé, il faut que l'une des parties y ait renoncé, ou s'en soit montré indigne par des révoltes, par l'abandon ou l'oubli de ses devoirs et que l'autre partie le dénonce. Peut-on reprocher aux Canadiens-franais, l'Angleterre même ne s'est-elle pas, par l'intermédiaire de ses hommes les plus influents, montrée soucieuse d'en maintenir les termes et l'esprit. Les Canadiens ont prouvé maintes fois leur loyauté et lorsqu'ils ont défendu le Canada contre les troupes de la nouvelle république américaine, ne l'ont-ils pas fait avec toute la fidélité qu'ils devaient à la métropole?

N'ont-ils pas ainsi conquis le libre exercice de leurs droits? N'ont-ils pas alors confirmé leurs engagements antérieurs? L'Angleterre le comprit bien ainsi; l'histoire l'affirme.

Aujourd'hui, une jeune génération qui ne peut vivre en paix cherche à ranimer de folles espérances, et ne craint pas d'exciter des craintes qui pourraient entraîner des hommes froids et sages, qui n'ont point tort d'être jaloux de leurs droits.

La haine et l'ingratitude sont mauvaises conseillères; elles ne nuisent pas seulement à ceux que l'on veut atteindre, mais inont par-dessus ceux-là frapper mortellement ceux qui bénéficient le plus du calme où, jusqu'à ce jour, le peuple a vécu.

Ceux qui cèdent à ces mauvais penchants, doivent y regarder de près, réfléchir et laisser agir les lois acceptées par tous et qui sont la sauvegarde de nos foyers. Elles ont jusqu'à ce jour protégé la patrie.

* * *

Souvenons-nous du passé: l'Assyrie, la Perse, asservirent les peuples sémitiques. Que reste-t-il aujourd'hui de ces grandes civilisations Chaldéennes? Quelques bribes noyées dans les sables mouvants du désert, et le peuple juif est encore un problème encombrant pour les nations modernes.

Rome et Carthage qui, à leur heure surent faire si bon marché des peuples vaincus, que sont-elles devenues? La fière et cruelle Syrienne a disparu, ne laissant que le désert et des ruines où sa puissance orgueilleuse triomphait dans le sang.

Rome fut absorbée par ses derniers vaincus et la Grèce lui imposa son génie, ses clartés et ses dieux. La Gaule y puisa son essort, sa grâce et y trouva le berceau de cette fille si belle que nous aimons et n'oublions pas, la France.

Gardienne des deux civilisations antiques, qui survécurent à l'écrasement des barbares, la France prit le flambeau tombé de leurs mains et le porte fièrement au front de l'humanité; et pour les peuples modernes, elle reste la colonne de feu qui guide les peuples vers le but que Dieu a donné à l'humanité.

Grâce à elle, les peuples modernes ont compris les idées que Dieu a mis en leurs âmes, ils savent qu'aucune race ne doit plus périr, car elle est l'oeuvre du maître suprême; elles ont droit à la vie, à l'avenir. Et ils ont compris que toutes les nations doivent concourir à cette haarmonie que doit être l'humanité future.

Les peuples ne doivent plus commettre ces erreurs qui s'appellent la Pologne, l'Irlande; ils doivent comprendre aujourd'hui que ces crimes sont plus que de simples erreurs!

Les minorités ne seront plus dédaignées, plus opprimées, et dans la joie de cette égalité conquise par tous et pour tous, la nation s'élèvera vers son splendide rêve qui ne peut manquer de lui donner dans l'avenir la première place sur ce continent. Il sera, ce beau rêve, un grand succès pour l'union des deux races et l'on sera ébloui à cette pensée que la fraternité est la grande cicatrice, la mère forte et féconde qui, donnant aux hommes la vie, sait aussi leur donner le bonheur... Nous avons la certitude que l'effervescence exercée par certains éléments mauvais dans ce pays n'aura été qu'une flambée de paille, et que ceux-là même qui l'ont allumée, se reprendront et comprenant le danger mortel qu'ils avaient provoqué, seront les plus ardents à réparer le mal déjà fait.

Il ne faut ici qu'un seul peuple fier et fort, animé du sentiment profond de ses devoirs et ne voyant dans l'oeuvre commune à accomplir que le devoir de chacun et l'honneur de la patrie.

Confiant dans ceux auxquels il confiera ses destinées, sûr d'être gardé de toutes les embûches, des partis politiques et de ce monstre qui s'appelle la guerre, le pays pourra par les oeuvres de la paix et les arts, grandir sûrement jusqu'au jour où, sa tâche accomplie, il lèguera à ses descendants un grand pays libre et fier.

Heliodore H. Fortin.

VITRAIL ANCIEN

Toi dont j'eusse aimé tout, les pas, la voix, le geste,
Le charme hiératique et la grâce modeste,
Dont l'amour, de l'amour des anges précurseur,
Est un peu d'une mère et beaucoup d'une soeur;
Vierge mélancolique et sereina, qu'attire
L'effort du sacrifice ou l'élan du martyre,
Que j'eusse vénérée avec la foi d'un saint,
Et qui marches, le front d'une auréole ceint;
Toi qui tiens, radieuse et pure, en tes mains calmes,
Quelquefois des rayons et quelquefois des palmes;
Toi dont les mots berceurs, harmonieux, subtils,
Abrégeant aux proscrits la longueur des exils,
Apportent de très loin aux secrètes blessures
Les baumes délicats et les guérisons sûres;
Etre qu'à deux genoux les pauvres ont béni,
Et de qui, par moments, le sourire infini
Sur le désert des coeurs tombe comme une manne;
Toi dont tant de pitié consolatrice émane
Qu'au voyageur qui passe en ton chemin clément
Tu changes la fatigue en éblouissement;
Toi dont la vie effleure un instant notre terre
Pour en illuminer le tragique mystère,
Que j'attendis en vain et qui sans doute allas
Vers des pieds trop meurtris et des destins trop las,
Et qui vides, avec d'ineffables délices,
Les augustes douceurs et les nobles calices,
Je te dois, en ce monde où bientôt je mourrai,
D'avoir longtemps souffert et longtemps espéré.
Nul ci-bas, où tout s'apaise et s'atténue,
Ne me dira pourquoi tu n'es jamais venue;
Mais tu restes, au fond de mon triste passé,
Le rêve le plus doux qu'une âme ait jamais caressé.

LEONCE DEPONT.

ENFIN

NOUVELLE-ECOLE PENSIONNAT A CROSS LAKE.

L'honorable R. Rogers, alors qu'il était ministre de l'Intérieur, avait promis à S. G. Mgr l'Archevêque de construire une école pensionnat pour les Catholiques à Norway House, et le département des affaires indiennes — non l'honorable Dr Roche, ministre actuel de ce département — avait choisi un site et fait tracer des plans pour cette construction. Les Méthodistes, redoutant une école catholique dirigée par des Religieuses à côte de leur école trop peu populaire, ont fait une guerre de corsaires à ce projet. Ils ont exercé une pression sur quelques membres du Cabinet à Ottawa et sur un bon nombre de députés. Ils ont menacé de faire la guerre au Gouvernement s'il donnait suite à ce projet en faveur des Catholiques. Ces messieurs se gênent assurément moins que nous et l'*Orange Sentinel* a poussé son cri de guerre.

En face de cette opposition le Gouvernement n'a pas voulu faire honneur à la parole de l'honorable R. Rogers qui, au reste, s'en est peu soucié, et les Catholiques ont du céder devant le fanatisme protestant.

Le Gouvernement d'Ottawa a cependant consenti à construire une école pensionnat pour les enfants indiens à Cross Lake. Elle sera dirigée par le R. P. Eugéne Lecoq, O.M.I., avec l'aide des Missionnaires Oblates du S.-C. et de M.-I., qui devront retourner à Cross Lake.

Tout s'arrange.

—Certes, je ferai trois ans de bon coeur... Mais m'attendrez-vous, Henriette? Et si vos parents vous forçaient à quelque mariage?

—Oh! soyez tranquille, Georges... En ce cas-là, je divorcerais pour votre retour...

LA FILLEULE DU SEIGNEUR

Il y a un an que mes recherches botaniques me conduisirent aux environs d'un petit village qui n'est pas éloigné de Loudun. Une femme d'une quarantaine d'années me rencontra sur la montagne, et s'imagina que je cueillais des simples. J'observai qu'elle avait envie de me parler, et sans deviner ce qui pouvait donner lieu à ce désir, j'entrepris moi-même la conversation. Elle me dit alors qu'elle était bien malheureuse, qu'elle avait une jeune fille qui était sa seule consolation, qu'elle chérissait plus qu'elle-même, et qu'elle était près de la perdre, car elle était malade et abandonnée des médecins. Ensuite de cela, elle me pria en pleurant de la visiter et de ne pas lui refuser mes secours. Il aurait été inutile de m'en défendre; et pourquoi d'ailleurs lui ravir le charme de ce moment d'espérance, dédommagement stérile, mais si doux, de plusieurs mois d'incertitude et de larmes!

Je marchai derrière elle à travers les genêts fleuris et les buissons de landiers, jusqu'à ce que nous eussions gagné le hameau. Enfin, elle me montra le seuil de la cabane, et j'entrai dans la chambre où sa fille reposait sur un vieux lit de sangles, entre deux rideaux verts.

Elle était appuyée sur un de ses bras; ses yeux étaient hagards, ses joues rouges et brûlantes, sa bouche haletante et pâle. Elle paraissait avoir seize à dix-sept ans au plus, mais ses traits avaient peu d'agrément; on y remarquait seulement cette expression touchante et passionnée qui a le pouvoir de tout embellir.

Suzanne, lui dit sa mère, voilà un monsieur de grand savoir qui guérira sûrement ton mal.

Elle se tourna vers la muraille en souriant doucement.

Suzanne, continuai-je en m'emparant de sa main, ne vous abanbandonnez pas à une défiance injuste; il y a des remèdes pour tout.

Elle souleva sa tête et me regarda fixement.

En examinant quelque temps les caractères de votre maladie, je trouverai sans doute les moyens de vous soulager.

Elle sourit de nouveau et retira sa main de la mienne avec un léger effort.

Sa mère sortit.

Je ne sais quel trouble s'était emparé de moi. Je marchais à grands pas dans la chaumière, et mon imagination ne saisissait que des pensées sans harmonie et sans ordre.

Cette jeune fille m'intéressait.

Je revins près d'elle et je m'assis. J'entendis un soupir. Je cherchai la main qui m'avait quitté. La mienne était ardente; elle la pressa.

Suzanne, m'écriai-je en l'appuyant sur son coeur, Suzanne, c'est là que tu souffres.

Ses paupières s'abaissèrent avec un calme mélancolique; elles étaient enflées et tendues. Les cils réunis par faisceaux brillaient encore de l'humidité des pleurs.

Tu aimes, ajoutai-je à demi-voix. Sa poitrine se gonflait.

Elle glissa ses doigts dans une boucle de ses cheveux noirs, et la ramena sur son visage.

Je l'enveloppais d'un de mes bras. Je la rapprochais de mon sein avec un chaste intérêt. Mon haleine effleurait ses lèvres.

Elle parla; je l'entendis à peine.—Ce n'est pas lui, disait-elle.

Non, ce n'est pas lui, répondis-je; mais ne doit-il pas venir?

Et Suzanne balança sa main autour de sa tête.

Peut-être le verras-tu demain. Elle ne répondit pas. Je craignis d'aignir sa peine, et je gardai le silence. Elle me regarda encore, et moi je pleurais.

Il y avait une larme sur ma joue; elle l'essuya du dos de sa main. Une autre était tombée sur sa main, elle la recueillit avec sa bouche.

Tu es bien heureux, me dit-elle; je crois que tu as pleuré.

Et puis, en m'observant davantage, elle ajouta:—Je t'aimerai, car tu as une âme d'ange. Dis-moi cependant si tu es noble?

J'hésitais à l'avouer. Cela coûte à dire devant la vertu couchée sur le grabat de la misère.

Oh! reprit-elle, noble et homme; il y a une méprise. Mais tu est trop jeune encore... Je suis contente de te voir rougir.

Explique-moi... Je ne prononçai point ces paroles: qu'avais-je besoin d'un éclaircissement douloureux pour lui donner ma pitié? Nous nous entendions bien comme cela.

Un peu plus tard, je revis sa mère, et elle attendait les mots qui allaient m'échapper comme un oracle saveur.—A-t-elle aimé? lui demandai-je.

Hélas! jamais. De riches partis se sont offerts; et malgré notre indigence, on a sollicité avec ardeur l'amour de ma Suzanne. Elle a été indifférente pour tous. Elle aurait voulu qu'il y eût des cloîtres pour y ensevelir sa jeunesse, parce que le monde lui était importun, et qu'elle trouvait la vie longue et difficile. Je crois que nul homme n'a obtenu un seul baiser de Suzanne, si ce n'est cependant son parrain. Il a douze ans de plus qu'elle, et c'est le fils de l'ancien seigneur du village. Tandis qu'il était absent pour le service du roi, elle disait: Je sais que mon parrain reviendra, parce que Dieu me l'a promis; et quand il reviendra, mon Frédéric, je lui donnerai un agneau tout blanc avec des rubans bleus et roses, et des tresses de fleurs suivant la saison. Elle alla en effet à sa rencontre, et quand il la vit, il descendit de cheval pour la baiser sur le front. Voyez, dit-il, comme Suzanne est jolie! Je ne veux pas qu'elle conduise des troupeaux le long des haies et qu'elle hâle son teint aux ardeurs du soleil, car je l'aimais comme ma soeur.

Le lendemain, je revins dès le point du jour. Je la trouvai plus mal.

Ecoute, me dit-elle en m'embrassant, tu dois être bon comme tu es beau, et je vais te demander quelque chose de meilleur que la vie. Engage ma mère à me donner ma robe blanche, ma cornette de mousseline, ma jeannette de cristal. Cueille-moi un barbeau dans le jardin et une iris près du ruisseau. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance.

Je fis ce qu'elle m'avait demandé, et sa mère l'habilla. Mais en descendant de son lit, elle tomba de faiblesse.

La cloche sonnait tout vis-à-vis, car c'était en face de l'église.

Sa mère lui dit: Vois-tu bien, c'est le mariage de Frédéric; et si tu n'étais pas malade, tu danserais, comme les demoiselles, dans les grandes salles du château. Pourquoi ne prends-tu pas courage?

Elle n'entendait plus, Suzanne, la pauvre Suzanne! Elle nous dit qu'elle était mieux.

Nous nous approchâmes de la porte, sa mère et moi, pour voir passer les fiancés. La femme choisissait, avec une attention craintive, l'endroit où elle devait poser ses pieds, pour ne pas flétrir les broderies de sa chaussure. Tous ses mouvements étaient pénibles et apprêtés; tous ses gestes superbes et dédaigneux. Dans ses pas, dans ses regards, dans l'arrangement de ses cheveux, dans les plis de ses vêtements, il n'y avait que symétrie. Oh! que les soins d'une fête simple et d'une cérémonie commune lui inspiraient de dégoût!

Frédéric venait après. Ses grands sourcils étaient baissés, sa parure négligée, sa démarche lente et soucieuse.

En passant devant la maison, il y jeta les yeux d'un air sombre et mécontent: il recula d'un demi-pas en se mordant les lèvres, effeuilla un bouquet qu'il tenait dans ses mains, et puis reprit sa route, et l'église s'ouvrit.

J'étais demeuré seul, et je réfléchissais sur cela, quand j'entendis un long cri.

Je courus. La mère était à genoux. La fille était couchée. Etes-vous sûre?—Regarde, me dit la mère...

Suzanne était morte, roide, sans couleur, déjà tout inanimée. Je la touchai, elle était froide. Je prêtai l'oreille encore pour m'assurer qu'elle ne respirait plus.

Voilà ce que j'ai vu dans ce village aux environs de Loudun.

Charles Nodier.

LA CONSOMMATION DES BANANES

Les statistiques les plus récentes évaluent à plus de 25 millions de régimes la consommation annuelle des bananes dans les pays européens et dans les deux Amériques. Si l'on songe qu'un régime de bananes compte de 70 à 100 fruits, suivant l'espèce, on voit à quel chiffre atteint la consommation dans les pays où l'on peut l'évaluer grâce aux statistiques douanières.

Voici quelques chiffres relatifs à la consommation annuelle de divers pays:

Angleterre, 6,500,000 régimes; Allemagne, 1 million; France, 500,000; république argentine, 3 millions.

Chez le cordonnier.

—J'ai mis ces souliers trois fois et ils sont déjà usés. Pourtant vous les vendiez comme un article réclame!

—Précisément, monsieur... Vous réclamez!

L'EMIGRATION EUROPEENNE

La grande émigration européenne vers les pays d'outre-mer, et sa conséquence, le peuplement rapide par la race blanche de l'Amérique, de l'Australasie et du nord de l'Asie est, nous l'avons montré dans un précédent article, un phénomène qui ne date que du XIXe siècle. Est-il de nature passagère?

La première idée qui se présente à l'esprit, c'est que les pays neufs, vides il y a un siècle et qui, maintenant, se remplissent si vite, vont bientôt être suffisamment peuplés pour refuser les immigrants, ou pour exercer moins d'attrait pour eux; l'exutoire ouvert au trop-plein de la population européenne se fermerait donc; les éléments actifs et énergiques qui se trouvent peu à l'aise chez eux seraient forcés néanmoins d'y rester, et il s'ensuivrait, sans doute, pour l'Europe, des troubles économiques et sociaux redoutables. Cette première vue paraît, cependant, assez superficielle, et les sombres pronostics qu'on serait tenté de fonder sur elle ne semblent guère avoir de chances de se réaliser.

D'abord, la surface qu'offrent au peuplement les pays d'immigration est immense. Les Etats-Unis, qui restent encore le premier d'entre eux, ont plus de 7 millions et demi de kilomètres carrés, en laissant de côté le glacial Alaska. Sans doute, ils ont sur les plateaux des Rocheuses une vaste région aride et même désertique. Autour de cette région, occupant notamment de très larges espaces au pied des Montagnes-Rocheuses, comprenant presque tout le territoire situé à l'est du 100e degré de longitude, se trouve la zone dite semi-aride, qui ne se prête qu'à une culture extensive et surtout à l'industrie pastorale, sauf en quelques vallées favorisées où l'irrigation peut suppléer à la sécheresse du climat. Ces deux régions ensemble couvrent un tiers environ du sol des Etats-Unis, en sorte qu'il n'y reste que 5 millons de kilomètres carrés qui se trouvent dans des conditions comparables à l'Europe ocidentale ou centrale et puissent, par conséquent, contenir une population aussi dense.

Au Canada, qui compte plus de 9 millions de kilomètres carrés, ce n'est plus un tiers, sinon près des trois quarts, qu'il faut déduire pour tenir compte, en premier lieu, des parties inhabitables par suite de la rigueur du climat; en second lieu, de la zone aride de rochers, de sables stériles et de maigres bois de sapins qui s'étend au nord des lacs Supérieur et Huron, les débordant même à l'est et surtout à l'ouest et n'offrant pas à la colonisation agricole un terrain favorable. On ne peut évaluer à plus de 2 millions et demi de kilomètres carrés les régions canadiennes susceptibles de peuplement dense. En y ajoutant les parties fertiles des plateaux mexicains et Cuba, où les hommes du midi de l'Europe peuvent s'acclimater, on arrive à 8 millions de kilomètres carrés pour l'Amérique du Nord.

A ces 8 millions de kilomètres carrés, on peut ajouter 2 millions et demi dans l'Amérique du Sud, 1 million en Océanie, 2 millions et demi dans l'Asie septentrionale. C'est environ 13 millions de kilomètres carrés susceptibles de recevoir une population blanche dense. Peuplés comme l'est la France, c'est-à-dire beaucoup moins que l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne ou l'Italie, moins même que la Suisse la Bohème ou la Pologne, ils pourraient contenir un milliard d'habitants; à raison de 50 habitants seulement au kilomètre carré, ils en contiendraient 650 millions. A côté de ces 13 millions de kilomètres propres au peuplement intensif se trouvent largement 6 à 7 millions de kilomètres carrés de steppes qui se prêtent, soit à la culture extensive, soit à l'élevage du bétail, sous lesquelles se trouvent du reste, en certains endroits, des richesses minières susceptibles d'attirer une population importante dans des centres urbains et qui peuvent certainement supporter 100 à 150 millions d'habitants. Tout compris, il y a bien place, dans l'ensemble des pays de colonisation, pour 800 millions à un milliard d'êtres humains, sinon plus, sans surpeuplement, et les perfectionnements constants de l'agriculture permettront assurément de les y nourrir. Or, à l'heure actuelle, il ne se trouve dans ces pays que 125 millions d'habitants. L'accroissement naturel de leur population porterait dans un siècle la descendance des habitants actuels à quelque 500 millions. Une immigration d'un million à 1,200,000 têtes—c'est à peu près le chiffre actuel—fournirait en un siècle, en tenant compte de la descendance des immigrants et en supposant qu'ils s'accroissent au même taux que les natifs (ce qui est un peu exagéré, car il y a du déchet au début) un appoint de 250 millions de personnes. Ainsi l'émigration européenne pourrait continuer avec la même intensité qu'aujourd'hui pendant un siècle et il resterait encore un peu de place disponible.

Toutefois, on doit se demander si l'Europe pourra suffire à peupler complètement les pays neufs. On sait avec quelle rapidité la natalité décroît chez la plupart des peuples européens, surtout chez les peuples de haute culture de l'ouest et du centre de l'Europe. Cette tendance décroissante s'est affirmée plus particulièrement et plus vivement encore depuis le début du XXe siècle. On peut prévoir que le jour où la population européenne deviendra presque stagnante l'émigration se réduira à fort peu de chose. Or, un point voisin de la stagnation paraît bien devoir être atteint par l'Angleterre avant le milieu du XXe siècle, par l'Allemagne et les divers autres pays du centre et du nord avant la fin. A cette époque, il ne pourra plus guère subsister qu'une émigration slave encore importante, car la Russie mettra sans doute longtemps à descendre la pente où glisse le reste de l'Europe. Mais si le phénomène de décroissance de la natalité ne s'interrompt pas, ce ne sont plus seulement les pays neufs, ce sont les vieux pays d'Europe dépeuplés qui s'offriront alors à la colonisation. En présence des tendances actuelles, ce n'est pas le surpeuplement que le monde, que les pays de race blanche tout au moins doivent redouter.

L'ARMEE ANGLAISE

Des dépêches récentes de Londres ont annoncé que le roi Georges V avait passé en revue vingt mille hommes de l'armée territoriale, cette armée défensive créée par lord Haldane quand il était ministre de la guerre et qui remplace plus ou moins avantageusement les volontaires d'antan.

Les opinions diffèrent sur la valeur militaire de cette armée territoriale, qui ne serait mobilisée qu'en temps de guerre et qu'il faudrait exercer pendant six mois à partir de la mobilisation pour la mettre en état d'entrer en campagne, qui possède une artillerie d'un modèle suranné, des fusils de qualité inférieure, et dont les régiments montés le sont si peu qu'à la revue de Londres la cavalerie a paru à pied. De plus, le recrutement ne donne pas les résultats attendus, et l'armée territoriale, qui devrait compter 320,000 hommes, n'a qu'un effectif de 270,000 soldats.

La revue que vient de passer le roi aura peut-être pour effet d'attirer les recrues, on l'espère, du moins, mais les jeunes Anglais mettent peu d'empressement à s'enrôler. Les Anglais, peuple belliqueux, ne sont pas un peuple militaire. La discipline et les obligations auxquelles est soumis le soldat leur pèsent et même leur sont odieuses, surtout en temps de paix. Dès qu'une guerre éclate, il se présente invariablement plus de volontaires qu'il n'en faut, et les chefs n'ont que l'embarras du choix. Mais aujourd'hui on ne peut pas faire la guerre avec des hommes engagés au dernier moment. Il faut, étant données les conditions de la guerre moderne, des hommes exercés au maniement des armes, rompus et entraînés aux fatigues des combattants sachant leur métier.

C'est bien pour cela que des hommes compétents, des patriotes prévoyants comme lord Roberts, le vénérable feld maréchal ne cessent d'appeler l'attention du peuple anglais sur les dangers qui le menacent et font une énergique campagne en faveur du service obligatoire, ou tout au moins de l'instruction militaire obligatoire. On ne peut dire que, jusqu'à présent, leurs efforts aient eu beaucoup de succès. L'esprit antimilitariste des Anglais, les préjugés, les préventions sont des obstacles bien difficiles à surmonter.

L'esprit antimilitariste est une tradition historique, datant des vieilles luttes du peuple contre la puissance et ses souverains et dont on retrouve la trace dans ce fait peu connu à l'étranger que l'armée anglaise n'est pas, au point de vue strictement légal, une armée permanente, qu'elle n'a d'existence légale que pour un an et que, d'année en année, le parlement en autorise le maintien pour douze autres mois. La marine, au contraire, est une organisation permanente, dont le maintien et l'entretien indéfinis sont sanctionnés par les lois. Cela est le trait caractéristique et typique de l'esprit anglais.

Quant aux préjugés et aux préventions, ils découlent du même sentiment populaire d'hostilité envers la force militaire. "Si nous avions une armée due au service obligatoire ou une armée trop nombreuse, disent les Anglais, nos gouvernants se laisseraient entraîner dans des aventures sur le continent." Enfin, bien que les préventions soient moins fortes qu'autrefois, bien que les familles de paysans ne regardent plus comme une tache d'avoir un fils militaire et ne disent plus d'un de leurs enfants qui s'est engagé qu'il a "mal tourné", le jeune Anglais, en général, a peu de goût pour l'uniforme.

C'est contre tout cela qu'ont à lutter ceux qui, comme lord Roberts, voudraient que l'Angleterre adoptât le service obligatoire.

Il n'est que juste de dire, toutefois, que, même parmi les militaires, les opinions sont partagées et qu'il est des officiers anglais, très distingués et très autorisés, qui estiment que l'Angleterre a une armée active régulière très suffisante pour faire face à toutes les nécessités, à toutes les éventualités, et qu'elle n'a que faire d'une nombreuse armée de défense territoriale.

Leur opinion est que la flotte britannique constitue à elle seule la première, la seconde et la troisième ligne de défense du territoire anglais, et que si la flotte était vaincue, il n'est pas d'armée, si nombreuse, si aguerrie, si bien commandée, qui pût sauver la Grande-Bretagne. Celle-ci, en effet, tire de l'étranger les deux tiers des objets de consommation dont elle a besoin, et n'a jamais de ressources que pour trois ou quatre semaines. Le jour où la flotte serait battue par une flotte étrangère et où, par conséquent, l'approvisionnement des îles Britanniques ne serait plus assuré, la Grande-Bretagne serait dans la situation d'une ville assiégée qui ne peut attendre de secours du dehors. L'ennemi, sans avoir besoin de débarquer une armée, n'aurait qu'à attendre le moment où, affamée, l'Angleterre capitulerait.

Tel est le raisonnement des adversaires du service obligatoire. Les partisans de la réorganisation militaire répliquent qu'il est une autre alternative, celle d'une surprise, d'un débarquement pendant une absence de la flotte et d'une occupation de la capitale avant le retour des escadres. Avec une armée défensive, solide, il serait facile de retarder une armée d'invasion jusqu'au moment où la flotte reviendrait, et d'éviter une humiliante capitulation. A l'heure actuelle encore, il est évident que le sentiment national est de compter uniquement sur la flotte, et que l'idée d'une surprise, d'une invasion rapide ne compte pour rien dans l'esprit populaire, qui n'y croit pas.

LA CUREE

Le spectacle du monde n'a jamais été réconfortant. La violence y règne, et la perfidie et la traîtrise. Ce n'est que par hasard et par accident que le droit trouve son compte dans les démélés du siècle. On l'a déclaré à toute époque; mais il semble, en vérité, que la nôtre soit plus fertile que ses devancières en brutales ignominies. Le cynisme utilitaire gagne du terrain tous les jours, et tous les jours il trouve de nouveaux avocats.

La tragédie balkanique illustre ces réflexions lamentables de sanglante façon. S'il est un coin du monde voué au massacre, c'est bien cette péninsule délicate et sauvage où notre culture a pris naissance et que tout homme qui pense doit entourer de tendresse. Mais que cette tendresse est donc vaine! Depuis cinq siècles, cinq longs siècles, l'Achaïe délicieuse, l'Epire, la Macédoine, l'Illyrie, tous ces pays dont les noms sonnent si impérieusement dans l'histoire et dans les lettres sont devenus le repaire des rouges passions. Une malédiction divine semble peser sur leurs plaines, sur leurs golfes et sur leurs sommets. Au moment où retentissent les cloches de délivrance et de paix, voilà qu'un fracas sinistre couvre ces voix innocentes.

La "croisade" finit en curée, l'associations tourne à l'assassinat. L'esprit de banditisme lève la tête, et une démence de fin de monde emporte alliés, vainqueurs spectateurs et vaincus dans un frénétique tourbillon.

Il y a des heures comme celles-ci où tout vacille, où les éléments primitifs de notre nature, qui ne sont pas les plus nobles, s'emparent du gouvernail et conduisent le bateau humain à la dérive. Grecs, Bulgares, Roumains et Serbes ont visiblement perdu l'usage de la raison et le sens du droit. Ce n'est plus qu'une ruée d'instincts. "Ote-toi de là que je m'y mette."

Une espèce de frisson électrique a parcouru les Balkans. Dans un éclair, chacun a entrevu la même vision, cette vision hallucinante d'une Grande Bulgarie et l'accord s'est fait pour la détruire, l'abattre, la piétiner. Et les dépêches qui nous arrivent semblent arriver d'un abattoir. Depuis douze jours, 100,000 hommes hors de combat. Tout un pays qui se saigne à blanc.

A quoi bon prendre parti? Tout le monde a raison. Tout le monde a tort. Quelle Chambre de Compensation internationale arriverait à y voir clair? La Roumanie prend la Bulgarie à la gorge et lui déclare: "La bourse ou la vie." Cela est excellent. Les Turcs, qui avaient bien pourtant gagné le droit à l'oubli, étendent la tête sous leurs potences, qui vibrent encore de je ne sais quel obscur tremblement, et reniflent l'air du Danube: "La bourse ou la vie." Cela est vrai.

Serbes et Grecs, fanatisés par leur ancienne peur, et qui trouvent les Bulgares moins farouches qu'on ne disait, se précipitent sur la Macédoine comme aspirés par le vide. La curée a du bon. Et les Bulgares, dans un silence affreux, massacrent des villes entières.

Ah! la guerre. C'est cela la guerre! On songe aux carnages bibliques, quand des nations condamnées par le Seigneur tombaient sous le couteau hébreu. Il y a là plus que de l'histoire, un jugement terrible qui se fait voie.

L'homme n'est pas le maître de l'homme. Et les mouvements qui le traversent comme une onde viennent d'ailleurs que de la terre. Comment expliquer rationnellement cet aveuglement bulgare qui résiste à toutes les lumières et accumule sur sa tête le poids qui doit l'écraser? Comment expliquer rationnellement cette frénésie qui balaye tout sur la terre roumaine, qui casse net une politique traditionnelle de dévouement à l'Autriche, pour tomber sur une nation qui ne lui a jamais fait aucun tort? Comment expliquer rationnellement ces bévues formidables de l'Europe qui, de déclic en déclic, multiplient la somme des fautes à éviter et fabriquent partout des impasses? Comment expliquer rationnellement le va-et-vient austro-hongrois qui se trompe toujours de porte et finira par trouver l'abîme?

Quand le drame est écrit, quand l'histoire est figée, quand tout est clair, même l'incompréhensible, on s'étonne de la démence humaine, on lui crie casse-cou, mais trop tard! On refait la bataille de Waterloo, et l'on voudrait réveiller Napoléon qui sommeille. On voit si bien ce qui l'a perdu. On fait la leçon à des civilisations tout entières; on leur dénonce le vice qui les a tuées. Elles sont mortes. Trop tard!

Allez donc faire la leçon en pleine crise, allez morigéner ces armées que la grande hystérie des foules pousse à l'égorgement, allez retenir ces hommes d'Etat, ces pauvres gens, comme l'est chacun de nous, à la minute où ils choisissent, d'un geste brusque, le cerveau congestionné par une nuit d'insomnie, le parti désespéré! Ils ont senti la terre manquer sous leurs pas. Allez leur parler du bon sens. Tout ou rien, pensent-ils, plutôt l'anéantissement de tous nos rêves que l'humiliation modeste d'un compromis impopulaire.

Nous ne sommes pas les maîtres des forces qui nous agitent. Ce qui à la réflexion nous semble folie a paru délivrance quand nous avons opté. L'âme humaine est débile. Les grands événements la disloquent.

Et puis quand on a son malheur à faire...

R. T.

JOURNAUX

La statistique des journaux en France renferme des chiffres curieux.

Paris publie 2,588 journaux, et les départements 3,829.

Ces chiffres élevés n'étonneront personne. Mais ce qui surprendra bien des gens, c'est que Paris ne compte, au nombre de ses 2,588 journaux, que 80 quotidiens politiques et d'informations, alors qu'il se publie 195 feuilles financières et 206 journaux de médecine.

Ces derniers détiennent le record. Sommes-nous donc si malades?

Département des patrons



POUR JEUNES FILLES.

Ce vêtement se ferme sur le devant et a une blouse avec triple pointe et ceinture Empire. Le cou arrondi n'a pas de collet, se termine en fraise d'insertion, de chiffon ou de mousseline plissée. Les manches sont courtes et se terminent par des poignets ornés d'un berdure semblable à celle du collet.

Ce patron No. 6,068 est fait pour fillettes de 14, 16, 18 ans. Grandeur moyenne demande $5\frac{1}{4}$ d'un tissu de 36 pouces de large, $\frac{3}{8}$ de verge d'insertion et $1\frac{1}{4}$ de mousseline.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



POUR FILLETTES.

Ce joli vêtement pour fillettes contient plusieurs nouveautés. Il a le forme "sacque" quoikue ce soit un vêtement en trois morceaux. Les manches s'attachent légèrement aux épaules et se terminent en manchettes au poignet. On peut encore les couper au coude et les terminer en manchette unie.

Tout tisse se lavant, toile, piqué, gingham, coton éponge et galate, peut être employé ainsi que la serge et les soies molles.

Le patron No. 6,199 est pour enfants de 6, 8, 10 et 12 ans. Grandeur moyenne demande $2\frac{5}{8}$ verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,
LA LIBERTE,
B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté,
B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

VIOLENT COMBAT AU MEXIQUE

Sept cents rebelles sont tués.

Mexico City, 28 juillet.—Sept cent rebelles ont été tués au cours d'un combat qui a eu lieu dimanche à Cannon del Carmen, dans l'Etat de Coahuila, et qui a duré dix-huit heures.

Les rebelles ont été battus par un corps de soldats fédéraux et mis en complète déroute.

Le combat commença au point du jour et dura jusque tard dans l'après-midi. Les troupes fédérales attaquèrent les rebelles par surprise et firent un certain nombre de prisonniers. Ils s'emparèrent aussi de trente canons, de munitions et d'un grand nombre de chevaux.

Les fédéraux subirent aussi des pertes sensibles, mais le chiffre exact n'en est pas connu.

* * *

Nogales (Arizona), 28 juillet.—Un message envoyé par les rebelles annonce que la canonnière fédérale "Tampico" a été détruite dans le port de Guaymas par une bombe lancée par l'aviateur français Didier Masson.

L'aviateur exécuta trois vols avant de réussir à atteindre son but.

LES DANGERS DE D'ALPINISME

Trois français sont tués.

Villeneuve (Suisse), 28 juillet.—Trois Français se sont tués aujourd'hui à la Tour Sallières entre la Dent du Midi et le Mont Salvan.

Les jeunes gens désiraient monter à 3,500 mètres, par un chemin inconnu, malgré les avis de l'aubergiste de Salante.

Ce dernier, qui les suivait des yeux, vit le premier, qui marchait sur la neige, disparaître dans un éboulement, entraînant ses compagnons avec lui.

On se mit à leur recherche et on découvrit les cadavres au fond d'un ravin: ils étaient tombés d'une hauteur de 800 mètres.

Les corps n'ont pas encore été identifiés.

CE QUE PEUT UN MOUSTIQUE

Il provoque un accident d'automobile.

Atlantic City, 28 juillet.—Un moustique du New-Jersey a provoqué un accident d'automobile, hier, à MacKee City.

M. A. K. Siler, de Narbeth (Pennsylvanie), conduisait son automobile, dans lequel se trouvaient sa fille, âgée de sept ans Mme Speek, de Philadelphie, et deux autres personnes.

M. Siler fut soudain piqué au cou par un moustique, au moment précis où il prenait un virage. Ayant levé la main pour chasser l'importun, il ne tint pas assez solidement, de l'autre main, le volant de sa machine.

Celle-ci fit un écart brusque et alla se jeter sur un arbre. Les cinq personnes furent projetées sur le sol et prises sous la voiture, qui s'était renversée. Toutes furent grièvement blessées, mais trois d'entre elles ont des blessures particulièrement graves.

COMEDIE

Apparition dramatique d'Emmeline Pankhurst.

Londres, 28 juillet.—Mme Emmeline Pankhurst a fait une apparition dramatique dans la salle de concert, servant chaque semaine de lieu de réunion aux suffragettes.

Elle était dans une chaise de malade enveloppée de châles et entourée d'infirmières. Mme Pankhurst, très pâle, adressa quelques mots à l'assistance, disant que la victoire était proche, et annonça qu'elle mettait sa "prison licence" aux enchères.

De tous côtés les offres affluèrent; elle fut finalement adjugée pour 12,500 francs.

Mme Pankhurst fut ensuite remontée dans un taxi; la police n'est pas intervenue.

Mlle Annie Kenney, a été de nouveau arrêtée après une lutte désespérée. La police montée a dispersé ses partisans qui attaquaient la police.

Le journal anglo-protestant de Québec, le *Chronicle*, constate qu'il y avait une affluence de 18,000 pèlerins, hier, au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré, pour la fête de la grande Thaumaturge, et il rend spécialement témoignage que plusieurs miracles ont été opérés: guérison soudaine de deux enfants boiteux, d'un homme muet depuis vingt ans, etc.

DANS LES BALKANS

On annonce la signature d'un armistice. Les Turcs garderont Andrinople.

Bucharest (Raumanie), 30 juillet. — Un armistice de cinq jours a été décidé aujourd'hui au cours d'une conférence entre les délégués de la Serbie, de la Grèce, du Monténégro et de la Bulgarie.

* * *

Bucharest (Roumanie), 30 juillet. — Les membres de la conférence de la paix se sont réunis cet après-midi au ministère des affaires étrangères. Le premier ministre de Roumanie, M. Titu Majoresco, a été élu président de la conférence. Tout ce qui a été décidé aujourd'hui fut un armistice de cinq jours.

* * *

Athènes, 30 juillet. — On croyait que l'armée grecque envahirait aujourd'hui la Bulgarie. Les Grecs sont à Dujumaïa, à trois milles de la frontière, et l'on supposait qu'ils allaient franchir la frontière.

Le but de cette invasion est d'accélérer les négociations qui ont lieu en ce moment à Bucharest, en vue de la signature de la paix.

* * *

Londres, 30 juillet. — Un correspondant qui accompagne l'armée grecques dit que les pertes qu'ils ont subies au cours des batailles qui précédèrent la prise des défilés de Kresna s'élèvent à 25,000 tués ou blessés.

Il ne parle pas des pertes subies dans la bataille de dimanche. Le correspondant ajoute que les Bulgares ne peuvent tenir plus longtemps de ce côté de Dubnitza, à 22 milles au su dde Sofia, et qu'il ne reste pas un seul soldat bulgare en Macédoine, exceptés des prisonniers.

La flotte grecque a occupé les ports de Lagos, Maronia et Makri et un détachement a pris la ville de Gusurjina à 12 milles des côtes de la mer Egée et à 75 milles environ d'Andrinople.

D'après le correspondant du "Times" à Bucharest, les premiers ministres de Roumanie et de Serbie, ont discuté la demande du gouvernement bulgare demandant que les troupes roumaines occupent la forteresse de Vidin (Bulgarie), afin de protéger la population de la ville contre les Serbes.

Télégraphiant de Sofia, le correspondant du "Times" dit que les Bulgares ont réussi à repousser le centre de l'armée grecque à vingt milles environ, mais que les Grecs ont toujours l'avantage que leur donne leur artillerie. Le correspondant ajoute que le pain est rare à Sofia par suite de la destruction des voies ferrées.

Les soldats blessés arirvent par milliers et le matériel médical est tout à fait insuffisant.

Le correspondant du "Times" à Salonique dit qu'on désire ardemment la paix. Les arrivées continuelles de convois de blessés ont produit une douloureuse impression et calmé l'ardeur guerrière des Serbes.

Il ajoute que le bruit court à Salonique qu'un terrible combat est engagé entre Grecs et Bulgares entre Djuma et Dubnitza.

* * *

Constantinople, 30 juillet. — Une escadre russe qui croisait de l'entrée de la mer Noire au Bosphore a fait des sondages aujourd'hui dans le port de Zongul-dak, situé à 150 milles environ de Constantinople.

Cette nouvelle a produit une grande surexcitation dans la population de la capitale, mais apparemment n'a fait aucune impression sur le gouvernement.

Dans les milieux officiels on déclare qu'il faudrait plus qu'une démonstration navale pour obliger la Porte à abandonner Andrinople.

* * *

Andrinople, 30 juillet. — Encouragés par le retard mis par les puissances à prendre des mesures contre la Turquie, les Ottomans s'enhardissent et déclarent qu'ils n'évacueront jamais la ville sainte reconquise.

Enver bey, commandant de l'armée turque qui reprit Andrinople a dit aujourd'hui:

"Que l'Europe sache une fois pour toutes que nous ne rendront jamais Andrionople. Nos soldats ne l'évacueront pas. Ils sont résolus à mourir jusqu'au dernier pour la défendre."

Le prince héritier de Turquie, Zia Eddin Effendi, qui est à Andrinople, s'est fait l'écho des sentiments exprimés par Enver bey.

"Andrinople est notre ville sainte, et aujourd'hui, elle est pour nous plus sacrée que jamais. C'est la promesse de la régénération de mon pays et je ne crois pas que les puissances aient l'intention de nous l'ôter."

* * *

Bucharest, 28 juillet.—On dit que les Serbes se sont emparés de la forteresse bulgare de Vidin, ville de 15,000 habitants, située sur le Danube, à 200 kilomètres au sud de Belgrade.

* * *

Londres, 28 juillet.—On croit que la conférence en faveur de la paix se réunira mercredi à Bucharest, mais, en attendant, la lutte continue, plus acharnée que jamais.

Les Grecs n'ont pas même voulu accorder à la Bulgarie une suspension d'armes de trois jours. Ils ont réussi à passer les défilés de Kresna, battant les Bulgares à Simekle, leur prenant trois pièces de siège et les refoulant sur Djouma.

Les Grecs annoncent qu'ils ont anéanti l'aile gauche de l'armée bulgare et qu'ils ont forcé les Bulgares à se retirer par la vallée de la Strouma, jusqu'à Djouma sur la frontière bulgare.

Les grandes puissances ne semblent pas disposées à agir contre la Turquie. Cependant la Porte a désavoué l'envahissement de la Bulgarie par ses troupes qui, depuis, n'ont plus avancé.

Les Turcs déclarent avoir trouvé à Andrinople 150 canons, 50,000 fusils et 1,000,000 de sacs de blé.

Izzet pacha, commandant en chef des forces turques déclare que les Bulgares ont massacré 200 soldats turcs faits prisonniers à Kizili-Enidge.

Le gouvernement turc admet que les Turcs ont massacré des Arméniens à Malgara et à Rodosto, mais les musulmans convaincus de ces massacres ont été condamnés à mort ou à plusieurs années de prison.

PAS DE JAPONAIS EN AMERIQUE

Le Congrès se prononce contre leur admission.

Washington, 26 juillet.—La doctrine "l'Amérique aux Américains" a été proclamée de nouveau au congrès et en termes qui ne peuvent qu'aggraver les relations déjà tendues existant entre les Etats-Unis, le Japon et le Mexique.

Le représentant Frank Clark, de Floride, un démocrate conservateur, a présenté une résolution dirigée contre le Japon et qui constitue un blâme direct aux récents sentiments d'amitié manifestés au Mexique pour le gouvernement de Tokio. Cette résolution augmentera, c'est certain, au Japon comme au Mexique, l'hostilité contre les Etats-Unis bien qu'elle soit vouée à rester enfouie dans les cartons de la commission des affaires étrangères.

La résolution de M. Clark réaffirme la doctrine Monroe dans tous ses principes essentiels qui déclarent que les Etats-Unis ne peuvent permettre l'augmentation de la colonisation par des pays européens dans cet hémisphère et rejettent comme colons les peuples qui ne "peuvent être assimilés à la race caucasique".

Cette dernière clause, qui vise le Japon, combine les principes de la doctrine Monroe et la question de race qui constituent le différend actuel avec le Japon.

Elle apparait comme un avertissement au Japon et signifie que les Etats-Unis trouvent ses citoyens indésirables sur son territoire, mais aussi que leur présence en trop grand nombre dans ce continent ne saurait être tolérée.

L'ART DE DORMIR

Y a-t-il un art de dormir? C'est peut-être beaucoup dire; en tout cas, chacun a son petit moyen à vous proposer, infaillible naturellement.

Tel vous conseillera de ne pas trop vous remplir l'estomac le soir, de faire une promenade de courte durée; tel autre, de boire un verre d'eau ou de manger un fruit: une pomme de préférence, au moment de vous coucher.

Si l'insomnie provient d'une agitation nerveuse, placez sous votre chevet, indique un docteur polonais, un bâton de cire d'Espagne rouge; une calotte de même couleur, un "fez", remplira un office analogue.

Le bain, la douche sont-ils préférables? Ils sont du moins plus rationnels.

Il y a aussi à tenir compte et de l'orientation du lit et de la position du dormeur.

Voulez-vous bien dormir? Prenez la position nord-ouest, c'est-à-dire les pieds tournés vers la Croix du sud et la tête vers la Grande Ourse. On doit cette observation à un physicien, M. Warcollier, qui prétend que notre système nerveux est impressionné par le courant tellurique, au même titre que les lignes télégraphiques.

On assure que le Chinois est, de tous les peuples civilisés ou demi-barbares, celui qui sait le mieux dormir: le paysan le moins éclairé du Céleste-Empire pourrait, à cet égard, être notre éducateur. Or, en Chine, le lit n'est autre qu'un bloc creux, emprunté à quelque arbre séculaire, et recouvert de laque ou de vernis, suivant les ressources de son possesseur. Au lieu d'être comme la plupart des lits dont nous nous servons, un réservoir miasmatique et infectieux, les lits chinois sont d'un nettoiement facile, et, par suite, parfaitement sains.

La tête du dormeur repose sur une partie plus élevée, qui correspond à notre oreiller; de dimensions différentes suivant la taille de chaque individu, cette partie supérieure est rembourrée d'un coussin en drap, que les indigènes recouvrent d'une feuille épaisse de papier spécial, fréquemment renouvelée.

Sous les tropiques, les hommes couchent dans des hamacs, sur des nattes ou à même l'herbe. L'Arabe, après s'être drapé dans son burnous, s'étend sur le sable. L'Indou déroule son matelas, léger et portatif, qu'il roule de nouveau le matin et qu'il emporte avec lui: ce matelas qui compose à lui seul tout le lit et qu'on étend à terre pour s'y reposer, est formé d'une enveloppe d'étoffe, dans laquelle a été glissée une couche de coton.

La natte cambodgienne ne diffère pas sensiblement du matelas de l'Indou: dans les pays chauds, nos officiers de marine n'ont pas d'autre lit.

* * *

Nous avons la mauvaise habitude, en général, de trop nous couvrir la nuit; nous nous laissons écraser sous le poids des couvertures; outre que l'on prolonge ainsi le sommeil au delà des limites raisonnables, on entretient une respiration exagérée, qui affaiblit, déprime l'organisme.

On a heureusement renoncé à peu près partout, aux matelas de plume et on leur a substitué avec avantage ceux de laine ou de crin; on a également vanté les matelas de balle d'avoine, de varech ou de fougère; l'été ils ont leur utilité; l'hiver, ils seraient insuffisants.

La position dans le lit n'est pas indifférente.

Certains médecins, tels que le docteur Guimbail, proscrivent le traversin.

"Le traversin, écrit ce distingué confrère, représente un accessoire inutile, je devrais dire dangereux, du lit. A moins d'être extrêmement mou et dépressible, il force la tête à faire avec le corps un angle qui ne peut que nuire à la circulation, en comprimant les vaisseaux du cou. Il place les muscles de cette région dans un état de tension qui détermine au réveil une gêne dans les mouvements; cette gêne va parfois jusqu'à la douleur si pénible du torticolis." Tout au plus nous est-il permis de nous servir de traversins plats, en forme de pupitres; toutefois, comme il importe que la tête soit, pendant le sommeil, plus élevée que le tronc, on veut bien nous concéder les oreiller. "On les choisira doux, moelleux et légers; on les superposera, si le sommeil est plus réparateur quand le tronc et la tête sont surélevés."

Une inclinaison de toute la literie constitue une excellente mesure d'hygiène; la tête doit se trouver plus élevée que les pieds d'environ trente centimètres: le lit, ainsi disposé, représente un véritable plan incliné. Il n'en faut pas plus, souvent, pour voir disparaître une insomnie rebelle à de multiples traitements.

N'est-il pas superflu de rappeler tellement la chose est évidente, que la chambre à coucher doit être loin de tout bruit, dépourvue de tenture et de rideaux: les courtines de nos ancêtres ont, depuis longtemps, vécu!

Ni animaux, ni fleurs, cela se comprend sans autre explication.

Couchez-vous trois ou quatre heures après avoir mangé, afin que la digestion soit terminée, bien qu'il y ait des hygiénistes qui soient partisans du sommeil après le repas; mais alors, qu'il n'y ait pas le moindre intervalle entre ces deux actes psysiologiques.

Rien de plus variable que le sommeil, selon les sujets. Tandis que les uns s'endorment immédiatement, dès qu'ils ont les yeux clos, d'autres se retournent dans leur couche, bâillent, s'étirent les membres, tâchant de gagner en vain le sommeil qui les fuit. C'est pour ceux-là qu'ont été imaginées les nombreuses recettes dont nous nous bornerons à énumérer celles qui ont reçu la consécration de l'expérience.

Un des meilleurs procédés, à entendre le docteur Blondel, consiste à faire des expirations longues et profondes, séparées par de brusques inspirations; on obtient de la sorte une élévation de pression et une fatigue de l'appareil nerveux, très propres au sommeil. Moins sérieux est le moyen préconisé par un clinicien belge, qui nous engage à pencher notre tête sur l'oreiller et à regarder fixement la pointe de notre appendice nasal.

Un bruit monotone, tel que le murmure d'un ruisseau ou d'une cascade, l'audition d'un sermon ennuyeux, ou la lecture d'un auteur soporifique, vous réussiront, à coup sûr, beaucoup mieux.

* * *

Combien ont l'habitude, avant de s'endormir, ou au cours de la nuit, pour distraire leur insomnie, de lire au lit; ces liseurs s'accoudent parfois à l'oreiller, soutenant la tête de leur bras, tandis que l'épaule et le bras opposés, qui tiennent le livre, sont plus ou moins à découvert. Outre que cette position est très incommode, elle entraîne des conséquences fâcheuses: au bout d'un certain temps la plupart de ces personnes souffrent dans l'épaule qui a été tenue à l'air, soit dès leur réveil, soit durant la ournée.

Il en est qui renoncent à leurs lectures nocturnes, quand ils se sont rendu compte qu'elles sont la cause de leurs souffrances; d'autres persistent en prenant quelques précautions. Certains se couvrent l'épaule d'une sorte de douillette, faite de bourre de soie enfermée dans une enveloppe de même tissu.

Mais revenons à notre premier point de départ; pour bien dormir, il ne suffit pas de vouloir: une application même soutenue, de la volonté, n'amène pas toujours le résultat poursuivi; il faut, comme l'écrit très judicieusement M. Fernand Mazade, savoir vouloir; il faut savoir faire accepter l'idée par le cerveau; remplacer la volonté nerveuse, militante, par une foi calme, persuasive; éduquer, en un mot, notre volonté, en lui associant des idées suggestives, de manière à mettre la cellule psychique au service de l'acte désiré.

Il ne faut pas se dire: "Je vais dormir", mais: "je m'endors"; et, détournant notre attention de ce qui nous entoure, pour la concentrer sur l'unique pensée de repos, l'engourdissement saisira nos membres, nos sensations s'obscurciront, se voileront—et le sommeil s'emparera de nous, apaisant, réparateur, source de santé, oubli de la vie.

Docteur Cabanès.

Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	96¼
No. 2 Northern	93¾
No. 3 Northern	89¾
No. 4	80½
No. 5	72
No. 6	68
No. 1 Feed	60
Rejected for seeds, No. 1	88½
do No. 2	85½
do No. 3	81½
Rejected, tough, No. 3	82½
do No. 4	73
do No. 5	65
No. 1 Blé d'hiver	94½
do No. 2	94½
do No. 3	89½
do No. 4	82
Avoines—	
No. 2 C. W.	35
No. 3 C. W.	34
Extra No. 1 Feed	34½
No. 1 Feed	34
No. 2 Feed	31¼
Orge—	
No. 3	46
No. 4	45
Rejected	42
Lin—	
No. 1 N. W. C.	1.29

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix. Prix	$6.00 à $6.25
Bonnes vaches et génisse. Prix	$5.00 à $5.50
Vaches ordinaires. Prix	$3.75 à $4.35
Boeufs de première qualité. Prix	$4.50 à $4.75
Boeufs qualité ordinaire. Prix	$3.50 à $4.00
Vaches laitières, première qualité. Prix	$50.00 à $65.00
Vaches laitières, moyennes. Prix	$35.00 à $45.00

VEAUX.

Veaux de choix. Prix	$6.50 à $7.00
Bons veaux, pesants. Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix. Prix	$5.00
Brebis de printemps. Prix	7c. à 8c. la livre

PORCS.

De choix	$9.25 à $9.50
Roughs and heavies. Prix	$7.00 à $8.00
Stags	$4.00 à $5.00

PATATES.

Patates du Manitoba.

Au char	32
Au boisseau	30-33

LEGUMES SECS.

No. 1 Manitoba, caisse retornée. Prix	22½
No. 2, Manitoba, caisse retournée. Prix	17½
Oignons d'Egypte, au sac	3.00

LEGUMES.

Asperges, Minn., la doz	1.25
Epinards naturels, la livre	10
Rhubarbe, Man.	02
Laitue naturelle, la doz	20
Oignons naturels, la doz	25
Radis naturels, la doz	20
Concombres importés, doz.	1.50
Céleri importé, la doz	1.75

BEURRE DE CREMERIE

Manitoba, frais, en brique	26
Manitoba, solide	23½
Cantons de l'Est, solide	27

BEURRE

Cremerie	26
En briques séparées	22
No. 1	21
No. 2	18
En lot	17-18

FROMAGE.

Ontario (large)	14½
Manitoba (twins)	15
Ontario (twins)	14¾

OEUFS.

Absolument frais	18-19

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.	Cotton	Jute
Five Roses, au baril	5.60	5.50
Lakewood	5.45	5.35
Harvest Queen	5.00	4.90
Medora	4.00	3.90
XXXX	3.00	2.90
Western Can. Flour Mills Ltd.		
Purity, au baril		5.60
Three Stars		5.00
Maitland		4.50
Huron		4.20
Medallion		5.30
Battle		4.80
Ogilvie Flour Mills Co.—		
Royal Household, par sac de 98 livres		2.80
Mount Royal		2.70
Glenora		2.55
Fail wheat		2.55
Graham		2.55
Centennial		2.45
Manitoba		2.25
Fancy XXXX		1.60
Imperial		1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd. Au char 98s	Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65
Rolled Oats—		
80-lb sack	1.75	
Morning Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN

No. 1 Naturel, la tonne	16.00
No. 2 Naturel	15.00
No. 3 Naturel	12.00
Mil, No. 1	24.00
Mil, No. 2	23.00

CHRONIQUE AGRICOLE

MEDECINE-VETERINAIRE

On dit qu'un animal est constipé quand les excréments sont expulsés avec difficulté, ou en petite quantité, ou qu'il n'en expulse pas du tout.

Les causes sont multiples: en premier lieu, toute inflammation de la muqueuse de l'intestin; ensuite toute maladie inflammatoire d'une organe interne est accompagnée de constipation, surtout au début. Les aliments trop secs ou astringents, telles que les feuilles de noyer, les feuilles de chêne, celles de la plupart de nos arbres, les glands, la fène, etc., causent de la constipation.

Chez le bétail, la cause la plus ordinaire c'est une gastrite ou une entérite.

La constipation peut résulter d'un obstacle au passage des excréments (rétrécissement de l'intestin, ou l'accumulation de matières alimentaires dans une des courbures de cet organe). Elle peut être la conséquence d'une paresse de l'intestin, ou de l'administration prolongée de certains médicaments, (opium, sulfate de cuivre, écorce de chêne, etc.)

Traitement—Faites cesser la cause, si c'est possible. Si la constipation est due à une maladie inflammatoire d'un organe interne, donnez:

Sulfate de soude: 2 onces dans l'eau à boire. Répétez la dose, toutes les 4 ou 6 heures, jusqu'à ce que les excréments soient mous.

Dans les cas ordinaires de constipation, on donnera au cheval:

Huile de castor: 1 chopine.

Répétez la dose au bout de 12 heures.

On bien l'on pourra donner un pusgatif d'aloès.

Il sera toujours utile de donner des lavements d'eau tiède et de savon.

Les promenades au pas, les ablutions d'eau froide sur le corps, sont également utiles.

Dans aucun cas, nos lecteurs ne donneront plus de deux doses d'huile ou d'une dose d'aloès, car il pourrait arriver des accidents mortels de superpurgation.

Si ces moyens ne réussissent pas, on devra consulter un médecin-vétérinaire expérimenté.

Chez le bétail, on donnera soit une pinte d'huile de lin crue ou d'huile d'olive, soit une chopine d'huile de castor avec un demiard d'huile de lin crue. On pourra répéter la dose au bout de 18 à 24 heures, mais on n'en donnera jamais une troisième. On pourrait encore, pour la deuxième dose, employer la préparation suivante, au lieu de celle qui vient d'être présenté:

Huile de croton ......20 gouttes
Huile de castor ......1 roquille

Nous conseillons aux cultivateurs de ne pas pousser plus loin la médication purgative, sans avoir l'avis d'un praticien expérimenté.

J.-A. Couture.

A PROPOS DE POULAILLERS FROIDS

"De la discussion, dit-on, jaillit la lumière."

Ce proverbe exprime une pensée dont l'expérience a prouvé bien souvent la véracité; et, lorsque la discussion se fait avec calme, que chacun s'efforce d'appuyer son opinion sur des faits, des raisons sérieuses, n'y apporte point trop de préjugés ni surtout la détermination bien arrêtée de résister même à l'évidence, il est rare qu'il n'en résulte pas quelque bien pour tout le monde.

C'est parce que nous croyons trouver dans la lettre adressée par monsieur le curé Rochon, au Directeur de la "Basse-Cour Canadienne" et publiée dans le numéro de mars dernier, tous les caractères d'une bonne foi évidente, d'une sincérité convaincue et d'une courtoisie parfaite, que nous n'hésitons pas à présenter ici quelques observations en faveur des poulaillers froids.

Monsieur le Curé ne condamne pas absolument les poulaillers froids, il leur "reconnait même beaucoup de bon", mais il "croit qu'on en abuse".

Nous aurions mauvaise grâce à essayer de déprécier les beaux succès qu'il a obtenus avec ses 25 Plymouth Rock Barré; nous y applaudissons très cordialement et nous félicitons Monsieur le Curé du bon jugement dont il fait preuve dans le traitement de ses volailles au point de vue de l'alimentation et de l'exercice. Nous savons aussi, sans qu'il nous le dise, qu'il a dû pratiquer une très sage sélection pour réussir à se former un troupeau d'excellentes pondeuses. C'est avec raison encore qu'il considère le poulailler comme un facteur important dans la production des oeufs bien qu'il sache, comme nous, que l'alimentation, l'air pur, la lumière, l'éclosion de bonne heure et la lignée y contribuent dans une très large mesure. Nous le félicitons donc de ses succès et cela sans arrière-pensée.

Néanmoins, nous nous permettrons de lui faire remarquer que, dans notre opinion, ses succès n'eussent point été moindres s'il eût tenu son troupeau dans un véritable poulailler à façade de coton. Nous disons dans un véritable et non dans un prétendu poulailler à façade de coton; car les prétendus poulaillers à façade de coton sont malheureusement bien plus communs que les véritables, et c'est ce qui déprécie singulièrement ces derniers aux yeux de bien des gens.

Nous craignons fort que les poulaillers dans lesquels Monsieur le Curé a trouvé "des poules groupées ensemble dans un coin", ainsi que ceux du "fervent des poulaillers froids ou 100 poules", à qui il a dû fournir des oeufs, ne fussent que de prétendus et on de véritables poulaillers à façade de coton.

Les véritables poulaillers à façade de coton n'ont été recommandés qu'après les essais répétés, et lorsque les rsultats bien constatés de nombreuses expériences en ont eu mis les mérites absolument hors de doute. Ces poulaillers construits selon les données rationnelles décrites dans les publications de la Ferme Expérimentale Centrale ne sauraient manquer de donner satisfaction.

Ceux dont on n'est pas satisfait présentent toujours au moins l'un des défauts suivants:

(a) Ils sont trop profonds (plus de 15 pieds):

(b) Il n'y a pas assez de coton dans la façade ou l'on s'est contenté d'en fixer quelques bandes étroites tout à fait insuffisantes;

(c) Le coton ne monte pas jusqu'au toit, ou bien il est d'une texture trop serrée; le meilleur est celui qui ne coûte que de six à sept centins la verge;

(d) L'orientation est mauvaise ou le plancher mal joint est trop près du sol, etc., etc.

On ne peut prétendre non plus qu'un étable, ou toute autre bâtisse semblable, convertie en poulailler et sur les fenêtres de laquelle on s'est contenté de tendre du coton, soit un poulailler à façade de coton: le soleil y pénètre à peine, l'air ne s'y renouvelle qu'imparfaitement et l'humidité y est constante.

Dans un véritable poulailler froid à façade de coton bien construit, les poules ne se groupent point pour se réchauffer, elles sont presque toujours en activité et semblent préférer ce local à tout autre; tandis qu'elles se groupent dans les poulaillers défectueux et même dans les poulaillers chauds lorsque l'air y est vicié.

Nous notons avec plaisir que M. le Curé rend un juste hommage aux rapports ou bulletins avicole qui "ont guidé ses premiers pas, il y a 21 ans"; mais, qu'il nous permette de lui rappeler que ceux qui écrivaient ces rapports ont continué depuis lors leurs expériences comparatives; et si Monsieur le Curé veut bien prendre la peine de parcourir leurs rapports plus récents, par exemple ceux de 1908 à 1912, il y trouvera consignées des statistiques sérieuses basées sur des expériences concluantes qui attestent la supériorité des poulaillers froids pour lesquels on réclame, entre autres, les avantages suivants:

(a) Ils sont plus économiques;

(b) Plus hygiéniques;

(c) Les sujets reproducteurs qui y sont hivernés se montrent plus vigoureux et plus prolifiques;

A l'appui de ces assertions, nous renvoyons les intéressés aux rapports de l'Aviculteur de la Ferme Expérimentale Centrale pour l'année 1908, pages 254 et 255, et nous nous permettons de citer quelques lignes du rapport du même pour l'année 1910, page 314.

"Les données que nous avons obtenues jusqu'ici sont toutes en faveur des poulaillés non chauffés. Au point de vue de la production des oeufs et de la santé générale des poules en hiver, les résultats des poulaillers à façade de coton et non chauffés sont particulièrement édifiants."

Suivent les tableaux très explicites de relevés de résultats comparatifs très convaincants.

Signalons encore l'opinion émise par M. A.-G. Gilbert dans son témoignage devant le comité spécial d'Agriculture et de Colonisation, page 75 (1911-1912., Répondant à une question de M. Staples relativement à la valeur comparative des poulaillers froids et des poulaillers chauds, M. Gilbert dit entre autres choses:

"Le local qui nous a donné les meilleurs résultats, c'est le poulailler à façade de coton avec une fenêtre au centre et faisant face au midi. Dans ces sortes de poulaillers, 75 à 80 p. c. des poules pondent en hiver."

Peut-être Monsieur le Curé trouverait-il intéressante aussi l'expérience décrite dans la "Basse-Cour Canadienne", livraison d'avril dernier, page 10, par M. Omer Paquette, de Lachute. Le poulailler de M. Paquette ne saurait être considéré comme poulailler à façade de coton, mais c'est certainement un poulailler froid, et cependant les poules s'y portent bien et y pondent. Nous lui recommandons aussi l'article paru le 15 avril dans le "Journal d'Agriculture et d'Horticulture" de Québec, pages 214 et 215, concernant les succès obtenus par la cour agricole de Saint-Thomas d'Aquin.

Si nous estimions moins Monsieur le Curé et si nous ignorions l'immense portée de l'influence qu'il exerce autour de lui, tant au point de vue moral et religieux qu'au point de vue purement matériel, par ses vertus, ses mérites, sa prudence et la confiance qu'il inspire à tous ceux qui le connaissent nous ne tiendrions pas tant à le convaincre qu'avant de se prononcer catégoriquement contre les poulaillers froids, il serait au moins sage qu'il s'assurât par lui-même de leur plus ou moins de mérite afin de permettre à couvert sa propre responsabilité.

Bien convaincu, encore une fois, de la bonne foi de Monsieur le Curé, de son esprit de justice et de sa charité chrétienne qui lui feraient certainement regretter d'avoir par son exemple retardé le développement d'une idée avantageuse à nos compatriotes au service desquels il se dépense avec tant de zèle, nous le prions de juger par lui-même et de nous pardonner notre insistance respectueuse en faveur de l'intention.

LES JUIFS EN ALLEMAGNE

On envoie de Munich à une revue italienne de curieux détails statistiques sur les Juifs en Allemagne.

Ils n'y sont guère que 610,000, généralement peu cultivés. Les *askenazin* (Juifs allemands) ne peuvent être comparés aux *séphardim* (Juifs espagnols et portugnais.)

Mais cette petite minorité arriviste n'en a pas moins trouvé le secret de se pousser aux plus avantageux emplois. Le corps d'officiers allemands ne compte point de Juifs (il ne les tolérerait pas dans ses rangs): mais la bureaucratie en voit dans les plus hautes places. Il va sans dire que ceux-là ont subi la "formalité" du baptême.

Dans l'instruction publique, les instituteurs juifs sont peu nombreux aux gymnases et aux écoles primaires; mais dans les Universités 16 Juifs non baptisés sont professeurs, et 107 dans les chaires de médecine, à côté de 57 baptisés. Les chaires de philosophie sont occupées par 90 Israélites non baptisés et 87 baptisés. 930 Juifs sont médecins, artistes, gros propriétaires. Quand à la Banque et aux différents commerces de l'argent, les fils de Sem y sont en majorité.

Mais surtout ils ont bien compris la parole de Crémieux: "Le pouvoir moderne, c'est la presse." Parole dont les catholiques n'ont jamais sondé toute la profondeur. Les journaux allemands sont aux mains d'Israël, à l'égal des journaux français. Quand ce n'est pas le directeur du journal qui est juif, c'est ce personnage important: le chef du bureau des annonces. Les plus grandes banques et les plus importantes entreprises étant dirigées par des Israélites, si le journal les attaque ou seulement leur déplait, ils lui refusent leurs annonces, et la feuille audacieuse meurt d'anémie financière. Le procédé n'est pas inconnu en France, où les journaux qui font acte de véritable indépendance vis-à-vis du pouvoir juif voient leur publicité tarir.

Le *Berliner Tageblatt*, fondé en 1870 par l'Hébreu Rodolphe Moss (Ruben Moses), est rédigé par des Juifs. Ainsi en est-il du *Berliner Morgen Zeitung*, de la *Breslauer Zeitung*, de la *Breslauer Morgenzeitung*, de la *Berliner Volkszeitung*, du *Berliner Borsencourier*, de la *Berliner Morgenpost*, de la *Vossische Zeitung*, de la *Berliner Zeitung am Mittag*, de l'*Abendpost*, du *Kleines Journal*, de la *Freisinnige Zeitung*, des *Berliner Politische Nachrichten*, du *Vorwarts*, de la *Hortungsche Zeitung*, à Koenigsberg, de l'*Ostdeutsche Allgemeine Zeitung*, etc.

Les journaux professionnels, les journaux humoristiques et les journaux de mode sont tous aux mains d'Israël.

Le patriotisme français aurait de quoi se réjouir à voir cette influence des Juifs en Allemagne. Mais ils en ont bien davantage chez nous! L'Allemagne se défendra par sa forte constitution monarchique, tandis que chez nous, débilités par la République, l'oeuvre de désorganisation sociale qu'ils poursuivent chez nos voisins d'outre-Rhin est déjà presque achevée.

George de Céli.

Les Allemands en Belgique

Dans un article intitulé "Les Allemands en Belgique", le "Petit Jouranl", de Paris, appelle l'attention sur le "danger allemand" à Anvers.

Le "Petit Journal" signale le développement de la navigation allemande vers Anvers: il prétend qu'il y a à Anvers 30,000 Allemands, dont 12,000 naturalisés, et continuant néanmoins à servir les intérêts de leur ancienne patrie. Le vice-président et deux administrateurs de la Ligue pour la navigation belge sont Allemands, dit encore le "Petit Journal." Le ministère de la guerre belge a dû se préoccuper de la possibilité pour une flotte de guerre allemande de remonter le cours de l'Escant jusqu'à Anvers, tandis qu'une armée allemande marcherait sur la ville.

"Des Belges nous ont dit, ajoute le "Petit Journal": l'Allemagne ne nous cache pas ses intentions. Elle nous crie: Belges, tournez vos yeux vers nous. C'est là qu'est l'avenir pour vous! L'Allemagne et la Flandre sont intimement apparantées. Le commandant d'un navire de guerre allemand à Anvers n'a-t-il pas bu en 1898 à la prochaine annexion de la Belgique à l'Allemagne? La Belgique n'est-elle pas inondée de cartes et de livres scolaires représentant déjà la Belgique et la Suisse comme annexées à l'empire allemand."

EN PROVINCE

SAINT-LEON

Nous avons un temps vraiment splendide. Aussi la coupe et la rentrée des foins s'effectue d'une manière on ne peut plus satisfaisante. Nombre de nos fermiers sont très avancés dans ces travaux.

* * *

Naissance.—M. Onésime Boisvert, une fille, Alice-Germaine baptisée dimanche derneir. C'est toujours ça de la meilleure colonisation.

* * *

Dimanche dernier nous avons eu une réunion assez importante de notre société locale pour traiter colonisation, et plusieurs autres affaires assez importantes. Entre autres nous avons procédé à la nomination d'un nouveau président, M. Ovila Gareau, en remplacement de M. Raphaël Lemieux, ayant fait ses adieux à la paroisse.

Le temps pressé du moment n'empêche de parler de ce que je désire de ses messieurs Coldwell et Norris, avec eux ces messieurs, c'est-à-dire selon leurs idées propres, nous sommes pour être mangés quand même, Ils ne nous laissent pas le choix de la sauce. Va-t-on se laisser faire, que nenni. Je puis leur certifier à ces honorables que le morceau va-t-être un peu coriace, la sauce en sera amère et qu'ils se brûleront fort possible quelque chose.

"*Lorrain.*"

SAINT-AMELIE

Un comité de colonisation paroissiale a été formé ici. Il est composé de MM. J.-M. Archambault, Alex. M.Dougall, Amédée Therrien. Les personnes désirant des informations au sujet de cette paroisse peuvent s'adresser à M. le curé Mahieu, secrétaire du comité, qui leur donnera tous les renseignements voulus.

* * *

La récolte a une très belle apparence, le blé mesurant en général trois pieds de haut.

* * *

La construction de l'école du village, sous la direction de M. Anthime Thérien, avance rapidement. M. F. Carrière a été retenu comme instituteur pour cette école.

* * *

M. Lemay enseignera encore à l'école Lecoq et Mlle Perras à l'école Sainte-Amélie nord.

* * *

Il y a encore des homesteads à prendre et des terres à vendre à Sainte-Amélie.

* * *

Mlle Jane Ramsay doit partir sous peu pour aller reprendre son école à Cross Lake, Man., et on dit que sa soeur Mabel doit entrer au noviciat des Soeurs Oblates de M. I.

SAINTE-AGATHE

IMPOSANTES FUNERAILLES

Jeudi dernier avaient lieu dans cette paroisse le service et la sépulture de Mme Arthur Lemoine, née Pamélia Gratton.

Ce n'est pas souvent que la mort vient jeter le deuil chez cette bonne population de Sainte-Agathe. Cependant les derniers coups qu'elle a frappés, ont causé un deuil général.

L'an dernier vers le douze juillet c'était le digne et bon curé Bourret que les paroissiens de Sainte-Agathe pleuraient. Cette année, c'est l'une des dames les plus estimées que l'on reconduisait à sa dernière demeure.

Mme Arthur Lemoine possédait à un rare degré toutes les vertus qui font la fidèle épouse, la bonne mère de famille et surtout la véritable femme chrétienne.

Depuis plus d'un an le Divin Maître l'avait fait boire au calice de la souffrance, et la maladie, loin de lui faire diminuer ses pratiques habituelles de dévotion lui en avait fait ajouter d'autres et non des plus faciles, à celles qu'elle pratiquait déjà. Combien de fois, bien que très faible, ne l'a-t-on pas vu s'approcher de la Sainte Table accompagnée de ses enfants et de son digne époux.

Ses compagnes, les Dames de Sainte-Anne, peuvent lui rendre le témoignage qu'elle fut parmi elles l'une des plus ferventes et des plus zélées.

Constamment préoccupée de procurer la gloire du Bon Dieu, elle s'appliquait à initier ses enfants aux pratiques religieuses et sans mollesse, comme sans rigueur elle les dirigeait dans le chemin de la vertu.

Dieu qui ne laisse rien sans récompense, a voulu il me semble donner une grande preuve de la satisfaction que lui avait causée sur terre cette bonne et fidèle servante.

Rarement en effet, l'on a vu dans nos églises de campagne un si nombreux clergé, assister aux funérailles d'une personne laïque. On eût dit revoir le jour de la sépulture du regretté M. Bourret, tant par le nombre des prêtres que par celui des fidèles.

M. le curé Campeau chanta le service, assisté pour diacre de M. le curé Desrosiers et de l'abbé Chevalier, ancien vicaire de Sainte-Agathe comme sous-diacre.

Dans le choeur, Mgr Gérin, curé de Saint-Justin, P. Q., M. l'abbé P. Jutras, curé de la Baie du Febvre, P. Q., M. le curé Rivard, de Saint-Robert, P. Q., MM. les curés St-Amand, de Saint-Jean-Baptiste Elie Rocan, de Sainte-Elizabeth, le Père Lorieau, M. Bouillon, missionnaire colonisateur, Jutras, de Letellier, Lalonde, de Saint-Lazare, Mireault, de Saint-Adolphe, Chamberland, Ile des Chênes.

Dans la nef, l'Honorable Bernier, secrétaire provincial, MM. Bénard, M.P.P., Baribault, ingénieur civil, Tremblay, contracteur, Brunet, de Winnipeg, des citoyens de Saint-Norbert, de Saint-Pierre Jolys, de Saint-Antoine, de Letellier, etc.

Il n'est pas exagéré de dire que la paroisse de Sainte-Agathe y était au complet. Les dames de Sainte-Anne assistaient en corps.

Un tel témoignage de sympathies prouve de quelle estime jouissait la défunte et combien l'on tenait à manifester des sympathies à son digne époux et à toute la famille Lemoine, si grandement éprouvée.

Et s'il est si consolant de se réunir dans la douleur, comme il sera bien plus doux de retrouver au Ciel les âmes qui se sont endormies comme celle-là dans le Seigneur.

Beati qui in Domino moriuntur!

Un ami.

SAINT-CHARLES

Le service anniversaire de M. Georges Caron sera chanté jeudi matin, à huit heures.

* * *

Dimanche prochain, durant l'après-midi et la soirée, il y aura un pique-nique dans le bocage, près de l'Eglise. Des rafraichissements seront servis. Tous les amis de Winnipeg et de Saint-Boniface sont invités.

Ce pique-nique est donné au profit de l'église qui vient d'être remise à neuf.

* * *

Les travaux de construction au couvent avancent rapidement. L'édifice sera des plus attrayants.

OU ALLONS-NOUS?

Où allons-nous vient de paraître. Ce volume complète la trilogie entreprise il y a quelques années par l'auteur de cet article.

D'où venons-nous? Mystère de nos origines. *Où sommes-nous?* Place de l'homme dans l'univers. *Où allons-nous?* Destinée des mondes.

Cependant, en cours de route, je me suis permis de modifier mon programme et d'ajouter *Qui sommes-nous?* qui traite spécialement de l'origine de l'homme.

Et maintenant que l'oeuvre est terminée, je dois à mes lecteurs les conclusions de l'ensemble et le but poursuivi.

Reprenons les choses de plus haut. Le 20 octobre 1908, dans une allocution pronocée à la fin d'un Congrès de la Bonne Presse sur l'utilité des projections scientifiques, je disais:

"Avons-nous, parmi nos ouvrages d'apologétique, un volume populaire à mettre entre toutes les mains et qui soit à la portée des jeunes intelligences?

"Ce serait évidemment une oeuvre de longue haleine à entreprendre, mais le besoin s'en fait de plus en plus sentir, et cette oeuvre, j'en ai la conviction, serait destinée à réaliser un bien énorme.

"Je sais bien que le prêtre qui écrirait un tel ouvrage risquerait fort de ne pas trouver d'éditeur, alors qu'il est plus aisé cent fois de faire imprimer des contes, des nouvelles, des romans."

Eh bien! ces vues étaient par trop pessimistes, car le soir même, la Bonne Presse me proposait d'écrire cet ouvrage dont maintes fois j'avais désiré l'apparition.

Et ainsi fut fondée cette collection scientifique de vulgarisation qui peut rivaliser pour la perfection du tirage et de la présentation avec les volumes que nos adversaires répandent à profusion dans un but antireligieux.

"La science, on l'a dit bien souvent, et nous sommes fatigués de l'entendre répéter, est l'adversaire de toute religion, elle a fait justice de nos dogmes catholiques, de nos croyances, de nos traditions. Elle seule nous donne la solution positive des grands problèmes.

"Une religion qui n'est pas fondée sur la science est nécessairement désuète, tout au plus est-elle bonne pour l'ignorant qui ne connaît point les conquêtes intellectuelles de l'humanité.'

Tout ce que nous savons c'est que notre univers est extrêmement étendu, que la terre, au point de vue matériel, n'est qu'un simple point, et qu'aucune science mieux que l'astronomie ne peut nous faire toucher du doigt la beauté des oeuvres du Créateur. *Coeli enarrant gloriam Dei;* les cieux racontent la gloire de Dieu, disait autrefois le Psalmiste. Notre science actuelle n'est point, certes, pour infirmer semblable proposition. Les conquêtes de l'astronomie moderne laissent bien loin derrière elles, tout ce que nos ancêtres avaient pu imaginer.

En vérité, les savants seraient-ils parvenus à éclairer le mystère de nos origines, à donner aux hommes une morale scientifique, à leur assigner un but différent à celui que Dieu nous a révélé?

Passer au crible d'un jugement sain et éclairé les conclusions que certains savants prétendent déduire des faits observés, les soumettre à une analyse rigoureuse, les pressurer et n'en déduire que ce que contiennent les prémisses justement posés, tel a été mon but en écrivant ce que j'ai appelé les *Enigmes de la création.*

Enigme du commencement du monde: l'univers est mouvement; la matière se transforme sans cesse, nous dit la science; un état postérieur suppose un état antérieur; de proche en proche, l'esprit humain peut remonter du complexe au plus simple: des mondes actuels déjà condensés, nous arrivons à la nébuleuse, aux éléments primordiaux, aux substances à peine différenciées.

Et *avant*, qu'existait-il? La matière est mouvement, et mouvement implique succession, un *avant* et un *après*. Mais un nombre infini de mouvements est absurde; il a fallu un premier mouvement et un premier moteur, et les savants, malgré eux, pour ainsi dire, sont arrivés à cette antique conclusion de la philosophie, à proclamer l'existence d'un Dieu créateur.

La vie, apparue sur la terre à un moment donné, a posé un nouveau problème, et la science a dû se déclarer impuissante à le résoudre.

Et l'homme, d'où vient-il? La science nous le dira-t-elle? En voulant le faire remonter à une cellule primitive, certains savants n'ont fait que reculer la difficulté; encore est-il que le mécanisme de la soi-disant transformation des espèces devient de plus en plus illusoire.

Parvînt-on jamais à en démontrer le bien fondé, il resterait à fournir l'origine de l'âme humaine qu'aucun savant ne pourra faire dériver de la matière.

Si maintenant nous passons aux deux autres questions posées à la science humaine, le résultat sera, à peu de choses près, aussi négatif.

L'astronomie peut nous dire sans doute notre situation relative dans l'univers visible, mais elle ne saurait nous donner des précisions.

Quels rapports existent entre notre système et ceux des étoiles; la vie est-elle bornée à notre planète ou bien Dieu l'a-t-il répandue à profusion dans ces mondes qui peuplent l'espace? Mystère encore.

La science nous dira-t-elle au moins notre destinée? Pas davantage. Elle nous enseigne cependant que ce monde finira. De quelle manière, elle n'en sait rien. Sera-ce par le froid? Oui, si nous devons mourir de notre bonne mort.

Mais dans cete course effrénée à travers l'espace insondable, des accidents sont possibles, nous pouvons heurter des soleils, des météores, des comètes, et la science est impuissante à prévoir semblables catastrophes.

Eh bien! je vous le demande, où sont les antithèses entre la science et la religion? Alors que l'enfant du catéchisme peut, grâce à la révélation, savoir d'où il vient, ce qu'il doit faire ici-bas, le but vers lequel il doit tendre, de quel droit le savant viendrait-il nous reprocher d'adhérer à nos dogmes, lui qui, après avoir pâli sur les livres, sur les expériences et les formules, est obligé d'avouer son impussance radicale à résoudre les problèmes qui importent le plus à l'humanité?

Sur nos origines et notre fin, la dite science reste muette, la science humaine ne peut en aucune façon contredire nos croyances religieuses assises sur des bases plus solides; à plus forte raison ne peut-elle avoir la prétention de détruire notre foi invincible en Celui qui a daigné parler aux hommes par ses miracles, par sa révélation, par son Evangile.

Voilà, je l'espère, ce qui se dégagera de la lecture des quatre ouvrages terminés à l'heure actuelle.

Je remercie les lecteurs de la *Croix* de leur avoir fait si bon accueil; je tiens aussi à exprimer ma reconnaisance à l'administration de la Bonne Presse et à M. Paul Feron-Vrau, son dévoué directeur, qui m'ont permis de réaliser cette oeuvre et de la répandre comme le grain du semeur, afin qu'elle porte des fruits.

Mais je ne fais aucune illusion à ce sujet: ni les écrits, ni les paroles ne convertissent les âmes; seule la grâce de Dieu a ce pouvoir, elle seule peut éclairer les esprits, réchauffer les coeurs et faire aimer la vérité.

A la prédication, le véritable apôtre doit donc joindre la prière dans la forme que Notre-Seigneur nous a apprise: "Notre Père qui êtes aux cieux... que votre règne arrive.

Abbé Th. Moreux,

Directeur de l'Observatoire de Bourges.

Entre apaches.

—C'qu'elle a l'air triste, P'tit-Louis, ta femme!...

—Ah! j'y comprends rien... J'ai beau y fiche des tournées toute la sainte journée, a veut pas quitter cet air-là...

AUMONE DU JUBILE

Les Soeurs de l'Orphelinat Saint-Joseph de Winnipeg me prient de remercier le charitable curé et ses bons paroissiens d'avoir bien voulu envoyer leur aumône du jubilé aux pauvres orphelins, dont cent douze sont restés à charge aux bonnes soeurs même pendant la vacance.

La charité est ingénieuse à faire trouver léger le fardeau du pauvre délaissé, puisque les Soeurs se disent bien soulagées par le départ d'une soixanttaine d'enfants.

Mais que pensez-vous d'une vacance avec 112 garçons dans la maison? Cela fera frémir plus d'une mère de famille, et pourtant ces chers petits sont heureux, peut-être plus que les enfants des riches, qui ne sont jamais satisfaits. Installés dans une grande cour pourvue d'amusements divers, tous sont très occupés, les uns à cultiver de petits jardins, d'autres à bâtir des maisonnettes, un bon nombre jouissent des seize balançoires que des bienfaiteurs, au coeur compatissant, offrirent au début des vacances.

* * *

Samedi fut un jour de grande joie à l'Orphelinat; tous les orphelins furent invités à prendre part au goûter servi au Fort Garry, Selkirk, distance de 22 milles, qui se fit en moins d'une heure heure et demie. Une trentaine d'automobiles étaient à la disposition des orphelins. N'est-ce pas charmant? Cela prouve une fois de plus que nos frères séparés témoignent beaucoup de sympathies à cette oeuvre des orphelins.

A ST-BONIFACE

NOUVELLE AGENCE.

La Compagnie du Grand Tronc, depuis longtemps, désirait créer un bureau français à Saint-Boniface. Ce bureau existe maintenant depuis une semaine. M. M-E. Sabourin, de l'agence Cusson, 64 avenue Provencher, en est le chef.

A l'avenir la population de langue française aura moins de difficultés à se procurer des billets. Ce sera surtout un avantage pour les gens de la campagne.

Nous félicitons le Grand Tronc de cette initiative et nous souhaitons le plus sincère succès à M. Sabourin.

La corporation de l'hopital de Saint-Boniface a décidé de construire une nouvelle buanderie à la partie ouest de l'hopital actuel. La compagnie J-H. Tremblay a obtenu le contrat.

La batisse aura 133 pieds de longueur par 33 de largeur sur une hauteur de 30 pieds. Le rez de chaussée sera en bèton armé et les deux autres étages en briques. Le tout devra être complèté vers la fin de l'automme. Le besoin d'une nouvelle se faisait sentir depuis longtemps.

M. l'abbé Lamy est allé à St-Eustache remplacer M. le curé Bastien forcé de s'absenter par la maladie de sa mère.

SOUMISSION DE L'ABBE COUBE

Dernièrement, la Congrégation de l'Index condamnait le fameux roman de l'abbé Stéphen Coubé "Ames Juives".

M. l'abbé Coubé s'est empressé de se soumettre à la décision de l'autorité religieuse et il a adressé à Sa Sainteté la lettre suivante:

Très Saint-Père,

Devant le Décret de l'Index qui a frappé mon livre, *Ames juives*, je viens déposer aux pieds de Votre Sainteté l'hommage de ma complète et respectueuse somission.

J'ai toujours cherché dans mes ouvrages à exprimer la plus pure doctrine catholique. Aussi je désapprouve nettement tout ce qui, contre mon intention, a pu s'y glisser de répréhensible aux yeux de Dieu et de Votre Sainteté.

Feuilleton de La Liberté

Restez chez vous!

PAR PIERRE L'ERMITE

Tout à coup un bruit de roues sous le pérystyle, le concierge qui se débat, ne comprenant pas, les porteurs d'eau qui se mettent à jurer...

—*Vougri de vougri!... C'hest gommandé depuis hier pour un meuchieu le Kabyle préchident d'étude... Fouchira!...*

—Et tu pense qu'il ne voudront jamais remonter le boulevard avec leur charge, ils inonderont plutôt le parloir... Vois-tu d'ici la scène: le concierge venant interviewer le Kabyle en pleine étude, lui demander des explications; les porteurs d'eau l'accompagnant jusqu'à la porte: le Kabyle criant comme un échaudé qu'il n'a jamais commandé de bain de sa vie, qu'il ne se lave jamais, qu'il ne payera rien et que même il va leur casser la figure et tout de suite! J'entends déjà la dispute: *Vougri de vougri!... Par Mahomet*... Mon cher, tu peux te vanter d'être tombé dans un fameux collège, je suis sûr qu'à la sortie nos rates respectives auront doublé...

A cette conclusion, Merluchet, suivi du ban et de l'arrière-ban de ses féaux, apparut au coin du cachot, précisément à cet endroit où il avait déclamé le journal de Clément. En voyant Médéric rire devant Valmont, il marcha vers eux, assez intrigué de la manoeuvre de Médéric, et arriva à temps pour entendre les derniers mots de Médéric.

—...Qu'es-ce que tu racontes?... Elles auront doublé nos rates?... Dis donc décuplé, je ne sais plus déjà où mettre la mienne... Pourvu qu'il reste jusqu'à la promenade! Ce jour-là nous louons des hommes-sandwich—une quantité—qui accompagnent la division en portant une immense affiche: *Conspuez le Kabyle!*... Nous avons déjà fait douze feuillets; un petit de seconde division a offert sa montre pour payer les frais... Mais ce n'est rien encore ça!... Et le cercueil...?

—Le cercueil!... répéta le jeune Valmont presque involontairement, avec une intensité d'interrogation telle que Merluchet en fut frappé.

—Oui, le cercueil... Tu ne sais pas...? Ah! mon pauvre Clément, ce que tu es en retard tout de même, dit-il d'un ton dédaigneux et s'étant informé de la conversation antécédente, ce n'est rien les bains chauds, un enfantillage, et une distraction.. un hors-d'oeuvre pour mettre la division en appétit... Dimanche, à la sortie de l'après-midi je vais commander les propres lettres *mortuaires* du Kabyle.

Vous êtes prié d'assister où convoi, service et enterrement de Monsieur Aristide Ménard, dit "le Kabyle", pieusement décédé dans le Seigneur, le

Priez pour lui, etc., etc.

On en fera tirer deux cents exemplaires pour cinquante sous, et on les envois dans toute la ville et surtout à lui-même... Je vois sa tête d'ici!... Mais ce n'est encore rien, je veux lui faire expédier son propre cercueil!... en sapin de Norvège, naturellement!... c'est excellent pour les poumons; seulement il y a des difficultés: ainsi, aux Pompes funèbres, on ne consentirait pas à l'envoyer, il faut l'acte mortuaire, mais voilà, je le commanderai au menuisier, ou plutôt je le lui ferai commander par un correspondant de la ville... C'est plus prudent... Quel tableau!.. On lui expédie ça, un soir, vers 9 heures... Mais qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça?...

Clément était là, en effet, devant lui, la figure frémissante, le bras tendu...

—Si tu fais jamais cela!... murmure-t-il à Merluchet, les dents serrées, avec une voix qui ne tremblait plus.

—Eh bien...?

—Eh bien! tu auras affaire à moi, à moi, tu entends, et à tout ce qui peut rester encore d'honnête dans la division... Et puis, je ne te prends pas en traître... Vous êtes cent contre un seul... A partir de maintenant vous serez cent contre deux... et ça changera peut-être les choses!

Le tonnerre fût tombé aux pieds de Merluchet qu'il n'aurait pas été plus suffoqué. C'était Clément, ce moucheron-là, qui avait parlé ainsi...! Les autres s'étaient écartés avec cet instinct lâche des foules, qui attend le succès pour se rallier à lui... Ils étaient là tous les deux bien en face: lui, Merluchet, grand, déhanché, fort; Clément, jeune, trop beau, trop blanc pour être robuste, mais ayant dans ses yeux bien francs quelque chose de cette flamme intense de vie, cet éclair indigné révélant qu'on n'a plus peur de rien, qu'on est prêt à tout risquer, et qui en impose aux plus brutes.

Une seconde, Merluchet hésita... Puis subitement, tournant les talons, haussant les épaules, crachant à terre...

—Ca, c'est un curé!... Je m'en étais toujours douté... Venez les autres...

Et il partit, laissant Clément maître au champ de bataille.

Cette résistance inattendue non seulement le contrariait au suprême degré, en portant une atteinte grave au prestige de son autorité, mais elle rendait tous ses autres projets impossibles par la publicité certaine que ce cafard de Clément ne manquerait pas de leur donner: alors, par une conséquence logique, toute sa fureur se tourna contre le défenseur du Kabyle, cet espèce de Jésuite qui voulait empêcher de danser en rond, et, le soir même, à la dernière récréation, il posa nettement la question de vengeance devant les deux Trumard, qu'il regardait comme les plus parfaites canailles de l'établissement.

Il lui faillait une revanche éclatante, extraordinaire, quelque chose qui atteindrait l'enfant au plus profond, au plus intime du coeur:

—Voyons, Trumard; trouve, toi qui as de l'imagination...

—Eh bien! j'ai mon idée, fit subitement le jeune, le beau Médéric... Oui... je crois l'avoir trouvée. Seulement, il faudrait attendre deux jours encore, jusqu'au matin de la Toussaint.

—Explique nous ça, fit Merluchet.

—Te l'expliquer, ce sera peut-être encore difficile, parce que tu me prends là, à brûle-pourpoint, et la chose n'est pas encore bien définie, seulement la voilà toujours dans ses grandes lignes: Valmont, c'est un calotin, ça c'est clair comme le jour; il est toujours fourré dans les jupons de l'aumônier; à toutes les récréations de 4 heures, il va réciter des *oremus* dans la chapelle, et je crois même qu'il a encore un chapelet dans sa case, bien que nous lui ayons volé le premier. Pour la Toussaint, il va communier, j'en mettrais ma main au feu; si, d'une façon ou de l'autre, on lui organisait quelque chose dans cet ordre d'idée...?

—Pourquoi pas lui chercher querelle, et le rosser d'importance devant toute la division? répondit Merluchet d'un ton bourru, montrant que tous ces raffinements ne lui allaient guère...

—Ceci, reprit Médéric, tu aurais dû le faire ce matin, l'occasion était belle, tout le monde te regardait, tes amis étaient autour de toi, tu n'avais qu'à allonger à ce petit Jésuite de Clément une paire de maitresses giffles; il sautait sur toi; nous sur lui; c'était parfait, et il aurait ce soir deux yeux à la maitre d'hôtel et un nombre considérable de choses avariées. Actuellement il est trop tard, ce serait du réchauffé d'abord, et ensuite le Kabyle, auquel il a dû tout raconter, interviendrait certainement en faveur de son champion, et la chose tournerait au plus mal pour nous tous..

—Parfaitement, intervient l'aîné des Trumard, c'est ce matin que tu devais cogner...: et dur encore... Je n'en reviens pas encore que tu sois parti là, comme ça, sans rien faire!...

—Il me regardait avec des yeux!...

—Raison de plus pour les lui couvrir!...

—Enfin, c'est partie remise...

—Partie perdue, rectifia le beau Médéric avec un sourire légèrement railleur. Seulement, nous tâcherons d'en gagner une autre, et je suis persuadé que mon idée est bonne; maintenant si vous ne voulez pas la suivre...

Et il eut un geste superbe indiquant qu'il voulait bien réparer les boullettes de Merluchet, mais que si on lui marchandait la confiance, ma foi, il se retirerait sur son mont Aventin.

—Voyons au juste qu'est-ce que tu veux faire? demanda d'un ton rogue Merluchet

—Je voudrais que l'un de nous risquât le paquet, aille chercher une hostie consacrée, une de celles que Clément regarde comme étant le bon Dieu, et quelque part, au réfectoire, à l'étude, peu importe, mais *sous les yeux de Clément* on s'amuserait avec, par exemple, à la découper, à la planter au bout d'une aiguille, à cacheter des lettres.

—Moi, répondit l'aîné des Trumard d'une voix éraillée, je veux bien donner des coups de pied, des coups de poing, des coups de tête, mais je ne me mêle pas à toutes ces machines de Médéric.. Je ne sais pas, j'y crois guère, mais ça me répugne tout de même... Je me ferai flanquer à la porte de la boite pour avoir cassé deux paires de côtes à l'Africain, que mon père, évidemment, ne me payerait pas un voyage en Italie, mais au moins ne m'assommerait pas; tandis que si jamais c'était découvert, l'affaire Médéric, et que l'on m'expédie à cause de cela... jamais on ne

LE HOME RULE

PAIX OU GUERRE CIVILE? LA CROISADE CONTRE LE HOME RULE. PRÉPARATIFS D'INSURRECTION DANS L'ULSTER. LES GRIEFS DES ORANGISTES D'IRLANDE LA QUESTION RELIGIEUSE. LE "COVENANT" DES ORANGISTES. SUR QUELS APPUIS ILS PEUVENT COMPTER. PASSERONT-ILS DES PAROLES AUX ACTES

Les journaux unionistes ont mené grand bruit autour du discours belliqueux prononcé par sir Edward Carson à l'inauguration du Willowfield Hall de Belfast, le 17 mai: la presse gouvernementale, au contraire, affecte de n'y attacher aucune importance et traite de vaines rodomontades les plus graves déclarations faites ce jour-là par le chef reconnu des *orangistes* irlandais. On sait que sir Edward Carson, répétant et aggravant encore ce qui avait été dit l'année dernière par lui et par ses amis au meeting de Belfast et en plusieurs autres circonstances, a proclamé la nécessité pour tous les loyaux Anglais protestants de l'Irlande de s'armer jusqu'aux dents et de se préparer à la guerre civile pour le cas où le bill du Home Rule serait définitivement voté et où l'on essaierait de le metre en vigueur. Les orangistes considèrent que le gouvernement britannique, en accordant l'autonomie politique à l'Irlande, commet un crime de haute trahison envers la nation anglaise en général et surtout envers eux, qui sont ainsi livrés à l'ennemi. "Comment! disent-ils en substance, notre île est habitée par une grosse majorité d'individus qui ne se sont jamais considérés comme Anglais, qui ont toujours détesté et qui haïssent encore l'Angleterre; ils n'appartiennent pas à la même race que nous, et ils s'en font gloire; ils adhèrent presque tous (et avec quelle passion intolérante!) à une confession religieuse que répudient les dix-neuf vingtièmes des Anglais; ils ont fourni des volontaires à toutes les nations qui ont combattu la nôtre, depuis la France jusqu'au Transvaal; il y a quelques années encore, leurs députés saluaient d'acclamations et de bravos, en pleine chambre des communes, la nouvelle des désastres subis par nos armées dans l'Afrique du Sud; une ville irlandaise élisait et réélisait un homme qui ne s'était fait connaître qu'en combattant contre nous dans l'armée boer, et une autre ville refusait aux loyaux sujets de Sa Majesté la permission d'élever à leurs frais un monument funèbre en l'honneur des soldats irlandais morts sous les plis du drapeau d'Angleterre. Enfin beaucoup de ces hommes déclarent hautement que le but final vers lequel tendent tous leurs efforts est la séparation absolue des deux pays, et que le Home Rule n'est pour eux qu'une étape. Et vous accordez à cette nation rebelle une autonomie politique dont elle va se servir contre la patrie anglaise! Vous lui fournissez vous-même le meilleur moyen de réaliser rapidement ses rêves séparatistes! Vous trahissez votre pays... Et nous, les loyaux Irlandais protestants de la province d'Ulster, nous, les descendants des colons d'Angleterre et d'Ecosse, nous qui nous faisons gloire de ce sobriquet de *garnison anglaise en Irlande* qui nous fut donné voilà longtemps, nous qui avons affronté tant de risques et soutenu tant de luttes pour défendre la cause anglaise contre ses ennemis invétérés, notre gouvernement nous livre à leur merci, ou plutôt à leurs vengeances et à leur oppression! La façon dont nous serons traités par eux, nous pouvons l'imaginer en nous rappelant tous les attentats et tous les *boycottages* (1) dont nous avons été victimes, pour ne rien dire des injures et des coups de shillelagh! On nous place sous le joug d'une nation qui nous hait depuis des siècles et qui croit avoir à se venger de nous... Mais nous ne nous laisserons pas faire: avant que l'Ulster subisse la domination du nouveau gouvernement irlandais, il faudra qu'une armée anglaise fasse la conquête de cette province loyaliste pour la livrer à un peuple de traîtres et de rebelles!" Voilà ce que répètent chaque jour les orangistes, depuis un peu plus d'un an, dans leurs journaux et dans leurs meetings: voilà ce qu'ils avaient proclamé dans le fameux meeting de Belfast le 9 avril 1912, et voilà ce qu'affirmait sir Edward Carson avec une froide violence, aux acclamations d'un immense auditoire, en inaugurant de Willowfield Hall où les orangistes de Belfast vont s'exercer au maniement des armes et se former à la discipline militaire.

En septembre, 1912, la population protestante de l'Ulster, presque tout entière, s'est confédérée en signant un *Covenant* solennel dont le nom et aussi le contenu rappellent fâcheusement ce fameux Covenant écossais qui fut l'origine des guerres civiles et des révolutions du dix-septième siècle. Parmi les premiers signataires de ce grave engagement, parmi les chefs qui renouvelaient, il y a quelques semaines, leur appel conditionnel à l'insurrection, on rencontre des personnages fort considérables tels que le duc d'Abercorn, pair d'Irlande, qui a joué un rôle politique assez important, le marquis de Londonderry, qui fut naguère lord-lieutenant d'Irlande, et ce terrible Carson qui a exercé de hautes fonctions judiciaires.

Faut-il croire que ces appels ces serments et ces préparatifs guerriers ne sont qu'un vulgaire *bluff* destiné à intimider le gouvernement, et que si celui-ci ne capitule pas, les unionistes irlandais se garderont bien de passer des paroles aux actes? Les libéraux veulent se le persuader et, dans l'ensemble, l'opinion anglaise ne s'alarme pas outre mesure. Sir Henry Blake, auteur de l'article que publie la *Nineteenth* en tête de son dernier numéro, est beaucoup moins optimiste; à la question que pose le titre de son étude, *Paix ou guerre civile*, il répond nettement: "Guerre civile si loi est définitivement votée et si on essaye de la mettre en vigueur."

Si cette loi néfaste n'est pas plus énergiquement combattue en Grande-Bretagne, c'est que les unionistes eux-mêmes, tout en la trouvant dangereuse et mauvaise, en attendent un bienfait dont la perspective les désarme un peu: ils se résigneraient à bien des sacrifices pour voir la Chambre des communes enfin débarrassée de ces quatre-vingt députés nationalistes qui combattent impudemment contre l'Angleterre au sein même du Parlement anglais et qui tiennent sous leur domination le gouvernement radical, dont l'existence dépend de leur assentiment. Il est d'ailleurs incontestable que la loi du Home Rule n'est pas populaire, même aux Communes; mais la majorité obéit en esclave aux injonctions brutales du ministère, qui ne lui permet même pas de discuter sérieusement les projets de loi qu'il a élaborés. La Chambre des lords a, bien entendu, repoussé le bill: mais elle n'a plus droit de *veto* suspensif.

La thèse orangiste, telle que je l'exposais tout à l'heure, est adoptée à peu près sans réserve par sir Henry Blake. Le Home Rule lui paraît non seulement dangereux pour l'intégrité du Royaume-Uni, non seulement menaçant pour les libertés et les intérêts de la minorité irlandaise protestante, mais encore absolument inutile, sinon même nuisible, pour la majorité celte et catholique qui le réclame depuis si longtemps. Sans doute, dans le passé, cette majorité fut odieusement persécutée, systématiqument avilie et affamée par la nation anglaise. Les massacres auxquels présida froidement Cromwelle et l'atroce répression du mouvement insurrectionnel de 1798 ont de quoi faire dresser les cheveux sur la tête: notre auteur en convient de bonne grâce; et l'on ne peut rien imaginer de plus odieux que la série de lois par laquelle le gouvernement anglais, dans les dernières années du dix-septième siècle et au début du dix-huitième siècle, organisa et réglementa la persécution permanente. Mais enfin ce n'est pas pour les Irlandais de 1750 qu'il s'agit de légifier aujourd'hui. Voilà plus de cent ans que les catholiques d'Irlande ne sont plus en butte à la moindre persécution religieuse; ils ont obtenu de 1829 la parfaite égalité de droits politiques avec les protestants, et, depuis lors, Gladstone a fait voter le "désétablissement" de l'Eglise anglicane en Irlande: elle n'y peroit plus de dîmes, n'y possède pas de grandes propriétés et n'y jouit d'aucun privilège. Sur le terrain social, on peut dire que le gouvernement a fait tout ce qu'il lui était possible de faire depuis cinquante ans pour effacer le souvenir de ses confiscations et de ses iniquités de jadis; elle a avancé ou promis aux tenanciers irlandais plus de 150 millions de livres sterling (3,750,000,000 de francs) pour leur permettre de devenir des propriétaires fonciers en expropriant les landlords de gré ou de force. L'Irlande, toutes proportions gardées, pays moins d'impôts que l'Angleterre; ses conseils de comté et ses conseils municipaux sont aussi libres et aussi puissants que ceux de la Grande-Bretagne; ses députés font la pluie et le beau temps aux Communes; enfin sa propriété matérielle ne cesse de grandir. Alors le quoi se plaint-elle? A vrai dire, beaucoup de catholiques intelligents avouent tout bas qu'ils ne gagneront rien au Home Rule et qu'ils seront sans doute beaucoup moins bien gouvernés qu'ils ne le sont présentement: car les Celtes irlandais peuvent avoir les plus précieuses qualités, mais ils ont toujours passé pour être parfaitement dépourvus de sens politique. Mais les Irlandais catholiques qui pensent ainsi n'osent pas le dire trop haut: ils seraient aussitôt traités de rénégats.

Quant aux Anglo-Saxons protestants, dont la plupart habitent l'Ulster (au Nord) où ils ont une grosse majorité, et dont le reste est disséminé dans les autres provinces, notre auteur reconnaît que leurs griefs et leurs plaintes sont parfaitement fondés. Sans donte il y a, dans la nouvelle loi, un article qui reconnaît au gouvernement de Londres le droit d'intervenir dans certains cas pour faire respecter les droits des minorités; mais ces garanties-là, on sait ce qu'en vaut l'aune: quand l'Angleterre accorda l'autonomie à la plupart de ses colonies, elle eut bien soin de réserver par des clauses analogues son droit d'intervention: or, jamais elle n'a pu user efficacement de ce droit, elle n'a même presque jamais essayé de s'en prévaloir. Les orangistes se trouveraient en butte à des haines politiques et mêmes sociales (car ils constituent la partie de beaucoup la plus riche de la population), et ils seraient légalement désarmés. Sans doute notre auteur reconnaît que le clergé catholique, si puissant, est composé d'hommes charitables et sages qui exercent en général une influence modératrice: mais la religion catholique, d'après lui, est essentiellement intolérante, et les paysans sont plus violents que leurs curés. Et puis, il faut compter avec les sociétés secrètes, qui jouissent d'un très grand pouvoir et qui échappent complètement à l'influence du clergé. La très nombreuse et florissante société qui porte le nom d'*Ancien ordre des Hiberniens* n'est pas secrète, mais elle n'en vaut pas mieux: elle a sur la conscience plusieurs attentats criminels (qui datent d'assez loin, il est vrai), elle est intolérante et haineuse; et quand on voit quelle influence politique elle exerce déjà, comment ne pas redouter sa tyrannie à venir?

Peut-être est-on à la veille de très graves événements. Les orangistes d'Irlande paraissent décidés à tout. A Liverpool et à Glasgow, qui sont en étroites relations commerciales avec l'Ulster et qui ont épousé toutes les passions de cette province (qui leur a d'ailleurs envoyé beaucoup d'émigrants), l'effervescence n'est guère moins vive qu'à Belfast: quand sir Edward Carson débarqua à Liverpool en octobre dernier, à sept heures du matin, par un temps froid et humide, plus de cent mille personnes attendaient sur les quais pour acclamer le grand Covenantaire. Enfin, il ne faut pas oublier qu'il y a au Canada et aux Etats-Unis près de sept mille loges maçonniques "orangistes" qui vont sans doute appuyer vigoureusement les protestants d'Irlande s'ils veulent lutter par tous les moyens contre la domination papiste.

Bref, sir Henry Blake ne dissimule pas son inquiétude. Pour conjurer le danger, il compte vanion en Angleterre, sur de bonnes guement sur un mouvemnt d'opiélections; il compte sartout sur l'intervention du roi, qu'il appelle de tous ses voeux. Mais Georges V ne paraît guère disposé, jusqu'à présent, à entrer en lutte avec son ministère et la majorité qui le soutient.

O. de B.

(1) On sait que ce mot de boycottage vient du nom d'un Irlandais orangiste, le capitaine Boycott, qui fut la première victime des mises en interdit décrétées par la Ligue Agraire.

LA CITE DES VEUVES

La ville de Charlottenbourg, près de Berlin, est par excellence la cité des veuves et des femmes divorcées.

Non loin de la capitale allemande, elles mènent là une existence tranquille, dans de coquettes villas entourées de jardins ombragés. La vie n'est pas extrêmement chère et le voisinage du Tiergarten offre un facile but de promenade. La dernière statistique indiquait qu'il y a à Charlottenbourg 14,543 veuves et 1,481 femmes divorcées. Il faut ajouter que les veufs sont au nombre de 2,358 et que les divorcés atteignent le chiffre de 593.

Ce sont les proportions les plus fortes que l'on ait constatées dans les agglomérations de l'empire allemand.

LE GUERISSEUR DE NEVRALGIES

Aux infortunés qui souffrent de névralgies tenaces et que la médecine des savants n'a pu guérir, apprenons qu'il existe au fond de la Breagne, non loin de la colossale arrête de granit qu'est la Pointe-du-Raz, un sanctuaire antique et réputé, au clocher de pierre à jour, aux vitraux vénérables, où ils ont l'espoir de trouver la cessation de leurs misères.

C'est celui de saint Goulien, et le docteur Hébert nous a fait connaitre les rites intagibles qui président aux guérisons obtenues par son intermédiaire. Une petite sonnette est là, nous dit-il: c'est par elle que le saint, jadis, appelait à lui les populations pour leur enseigner les vérités éternelles. Le sacristain la saisit, la pose sur la tête du malade, puis, la levant un peu, il l'agite avec rapidité. Au son de l'instrument sacré, la douleur ne manque pas de s'enfuir et la paix rentre au corps du fidèle agenouillé.

Au théâtre.

—Vous applaudissez!!.. Mais vous avez dit vous-même que cette pièce était idiote!!!

—Justement. Elle a plus besoin d'applaudissements qu'une bonne...

* * *

Circonstance atténuante.

—Enfin, avez-vous, oui ou non, revolvérisé votre mari?

—C'est la fatalité, monsieur le président... Je suis une enfant de la balle.

---

me le pardonnerait à la maison, ça, je le sens bien; et puis d'ailleurs, c'est trop compliqué pour moi.

—Découvert... découvert, répliqua Médéric, l'air méprisant, et qui veux-tu qui te découvre?...

—Et tu crois ça, toi?... Je ne peux aller la prendre en plein midi, l'Hostie, la clé est toujours enlevée.

—Eh bien! tu irais communier le matin de la Toussaint... Rien de plus naturel..., tu dirais que c'est pour tes morts!...

—Non, tiens, vois-tu, franchement, je ne vaux pas grand'chose, mais je te le répète, ceci me dégoûte...

Alors Médéric éclata. A la fin, toutes ces manières le faisaient transpirer... Trumard la faisant à la vertu!... Non, c'était trop drôle, il n'avait plus qu'à aller se confesser... avec lui, Médéric, d'ailleurs; car le coup était trop beau, trop extraordinaire pour ne pas le tenter, et puisque les autres reculaient, eh bien! lui, il irait, et tout seul!...

Jusqu'à présent il n'avait pas fait tant de fracas que Merluchet et les deux Trumard; mais il voyait bien qu'il avait plus d'estomac qu'eux tous, et que c'était lui maintenant qui devait prendre la tête de l'opposition dans le collège... Il allait le faire et vivement, et si bien que tout le monde s'en apercevrait!..

La nuit tombait alors, faisant paraître plus jaunes, plus tremblotantes les larges traînées de lumière que le gaz laissait glisser sur la terre durcie de la cour. La plupart des groupes cherchaient d'instinct l'obscurité, cette cour paraissait plus grande, plus déserte, plus désolée encore que d'habitude, bornée qu'elle était de tous côtés par la ligne monotone et sombre des constructions.

Et dans ce silence et cette obscurité la voix de Médéric s'élevait hautaine, impérieuse, traversée d'éclats de colère, évoquant quelque chose comme l'idée d'un génie infernal s'imposant autour de lui par un désir étrange du mal et par l'énergie qu'il apporterait pour le satisfaire.

La cloche sonna; les groupes se réunirent sur deux lignes et entrèrent pour l'étude du soir. Cette étude fut tranquille, d'une tranquilité mauvaise, et Clément moins que personne ne s'y trompa.

La vigile de la Toussaint tombait juste le lendemain. Tous les ans, plusieurs enfants, la plupart âgés de douze, treize, quatorze ans, s'approchaient des sacrements. Au-dessus de cet âge, il n'en était guère question; les professeurs des classes supérieures, sans dire une parole formelle contre la religion, avaient de ces sous-entendus subtils, de ces abstentions calculées, de ces silences mortels, qui tuent la foi dans le coeur de jeune homme, et cent fois mieux que les plus viruientes attaques...

—Pourquoi un tel n'est-il pas en classe ce matin? (Le dimanche il y avait un cours de géologie.)

—Il est au réfectoire...

—Pourquoi n'a-t-il pas déjeuné avec tout le monde?

—Il a communié! criaient à la fois tous les potaches...

—Ah! très bien!...

C'était tout..., plus un je ne sais quoi, qui ne voulait être ni un sourire ni une expression de pitié, et qui était à la fois les deux choses. Les gamins comprenaient, et comme ils n'avaient pas encore le secret des nuances mondaines, ils traduisaient la chose d'une manière plus évidente que la correction du professeur ne l'eût peut-être désiré, mais qui ne dépassait certes pas le fond de sa pensée intime et de son scepticisme railleur.

Les confessions commençaient le soir pendant la récréation de 4 heures, et si elles étaient nombreuses, le préfet d'étude accordait aux enfants qui n'avaient pas encore pu trouver leur tour l'autorisation de quitter l'étude pour aller voir l'aumônier. Mais, à ceux-là, il fallait alors beaucoup de courage: aucun professeur ne pratiquait ouvertement, les mauvaises têtes de la division avaient toujours, dans la raillerie des choses de la religion, une espèce de plate-forme où ils étaient inviolables. Quel courage ne fallait-il pas à ce jeune homme pour quitter sa place, déranger parfois ses camarades, qui prenaient des poses impatientées, comme s'ils eussent été des bourreaux de travail, passer au milieu des rangs et entendre les mille petites ironies toutes-puissantes au collège:

—N'oublie pas de lui dire que je n'ai plus de chocolat.. Cafarde pas trop, hein...? Tu sais, j'ai un gros péché... tu ne pourrais pas l'emporter avec toi...? *Dominus vobiscum!... Kyrie eleison!... Alleluia!... Amen!..*

En général, à part Clément, il n'y avait guère que deux ou trois braves petits enfants qui passaient dédaigneusement au milieu de ces bordées. Pourtant, le jour de la Toussaint, veille du jour des morts, est une si grande fête, évoquant tant et de si douloureux souvenirs, qu'il y avait souvent plus de communions à cette solennité qu'à Noël... Une autre raison, c'est que les nouveaux, entrés au collège depuis un mois seulement, n'étaient pas encore complètement éduqués; tout naturellement ils allaient se confesser, pensant se trouver le lendemain en nombreuse compagnie, et parfois la désillusion était si forte, que certains élèves—les lâches de l'avenir—ne communiaient pas à la fête, bien qu'ils se fussent confessés la veille.

Se promenant pas à pas, tristement, dans la chapelle silencieuse, où la petite lampe du sanctuaire brillait seule dans l'obscurité du soir, l'abbé Vignot attendait en surplis, et récitant son bréviaire. C'étaient là des heures pénibles de sa vie d'aumônier; que de fois, tel enfant qui avait mille raisons de communier, un anniversaire douloureux, une soeur malade, une mère venant de mourir, et qui avait promis de se trouver là, dans la chapelle, pour se confessser, que de fois l'abbé Vignot ne l'avait-il pas attendu, mais en vain; personne ne s'était présenté...

Dans le fond des coeurs ce n'était pas le désir qui en manquait, mais on avait peur, peur de tout, du sourire d'un Trumard, d'un haussement d'épaules de Merluchet, et cette lâcheté, qui se développait comme un chancre effrayant dans toute la jeune génération, révoltait davantage l'aumônier qu'une absence de foi provoquée dans un esprit par l'indifférence ou l'erreur.

Mais vouloir... et ne pas oser!... Avoir peur de tout... quand on descendait de ces vieux Gaulois qui ne craignaient qu'une chose, c'est que le ciel ne leur tombât sur la tête, oh!... Et, dans les larges manches de son surplis, l'aumônier se serrait les poings, pris d'un dégoût, à planter là le collège, et à courir aux âmes neuves, à celles qui n'avaient encore abusé de rien...

Ce soir-là, cinq enfants seulement vinrent se confesser. L'aumônier en attendait le triple, au moins; mais la bande Merluchet terrorisait plus que jamais la division. Parmi ces cinq enfants, il y avait Clément... et Médéric. L'aumônier, peu au courant des nouvelles intrigues de la cour, n'avait rien de particulier contre Médéric. Il se défiait, à la vérité, assez de lui: le jeune homme était trop élégant, trop peigné, et il avait dans son regard, d'un bleu lavé, quelque chose de fuyant qui laissait place à une arrière-pensée. Mais il en connaissait tant d'autres dont l'extérieur était autrement significatif!... Aussi l'abbé Vignot le reçut-il de la façon la plus ordinaire:

—Vous désirez vous confesser?

—Oui, monsieur l'aumônier.

—Vous êtes prêt?

—Parfaitement.

—Alors, allons-y!

Et l'aumônier s'assit sur une chaise, ayant à côté de lui un prie-Dieu pour l'enfant. D'instinct il détestait la boîte du confessionnal quand il s'agissait de la confession des garçons.

—J'aime mieux, répétait-il, les avoir là en face de moi, entre quatre yeux, j'y vais carrément, et je leur vois jusqu'au fond de l'âme.

Dans la circonstance, il ne vit rien du tout. Très maître de lui-même, Médéric avait admirablement préparé son affaire: il venait se confesser, car, disait-il, son père était mort un an auparavant, jour pour jour, ce qui d'ailleurs était vrai. Il le disait à l'aumônier, et l'avait dit auparavant dans toute la division, car il savait que, sur soixante élèves qu'elle contenait, une cinquantaine, même des plus turbulents, ne l'auraient pas laissé perpétrer le coup abominable qu'il préparait. Il avait même laissé croire à plusieurs de la bande qu'il renonçait à son projet, non pas à cause de cette fripouille de Clément qui ne valait pas le courroie de ses patins, mais à cause de l'anniversaire de son père. En réalité, Merluchet et les deux Trumard étaient les seuls à connaître la chose: pour tous les autres, Médéric communiait pour son père; cela étonnerait bien un peu, mais le respect des morts permet beaucoup de choses, même de communier sans se faire trop huer par les potaches fin du siècle.

Clément seul éprouvait un sentiment très vague, quelque chose comme un pressentiment. Agenouillé dans un coin sombre de la chapelle, il ne tournait pas les yeux de la figure de Médéric, cherchant à surprendre un pli sarcastique ou une de ces moqueries froides qui lui étaient si habituelles. Mais Médéric était un rude joueur, il aurait mis sa main au feu que "le Valmont" l'observait; il le savait, il en était sûr, il sentait rivés sur lui les deux yeux inquiets, prêts à s'indigner; mais sur son masque impassible, rien ne venait refléter les pensées de son âme. Il se mit à genoux quelqeus instants en quittant l'aumônier, puis se leva, fit correctement une génuflexion, et entra dans la cour où finissait la récréation.

En arrivant à l'étude, il se mit immédiatement à travailler; Merluchet attendait un signe; comme rien ne venait, il choisit le prétexte d'un dictionnaire à emprunter pour passer en face de Médéric:

—Ça tient-il toujours? murmura-t-il à voix très basse...

(*A suivre*)

LE CONGRES DE REGINA

La seconde convention de l'Association Franco-Canadienne de la Saskatchewan remporte un succès qui dépasse les espérances des plus optimistes. Les principaux représentants de la population anglaise fraternisent avec nos frères de la Saskatchewan. Discours de N. N. S. S. Mathieu, Roy, Pascal, et Béliveau, du lieutenant-gouverneur de la province et du maire de Régina.

RAPPORT COMPLET DE TOUTES LES SÉANCES

PREMIERE JOURNEE

Régina, Sask., 29 juillet.—Le deuxième congrès de l'association franco-canadienne de la Saskatchewan a dépassé les espérances des plus optimistes. Le lieutenant-gouverneur de la province le maire de Régina et les représentants du gouvernement provincial l'on honoré de leur présence et de leurs encouragements.

Outre les représentants des 30-000 Canadiens-français de la province, il y avait des délégués des autres groupes français qui venaient affirmer la solidarité de la race où qu'elle se trouve. La vieille province de Québec, le berceau de la race avait délégué deux de ses plus illustres fils: Mgr Roy, évêque auxiliaire de Québec, et M. Adjutor Rivard, si bien connu par son ardent et intelligent zèle pour la langue française, sa conservation et son épuration en terre canadienne.

Ces fêtes françaises ont mis de nouveau en relief l'entente parfaite qui existe entre les races française et anglaise dans la Saskatchewan. Le lieutenant-gouverneur Brown, M. Martin, maire de Régina, et l'honorable Bole, représentant du gouvernement provincial, sont venus souhaiter la bienvenue aux délégués de la population française. Par courtoisie pour ces distingués visiteurs, le R. P. Benoit fit en anglais les remarques préliminaires à l'ouverture de la Convention.

La population anglaise a fort goûté ce procédé et le *Leader* de Régina en exprime toute sa satisfaction. Tous les délégués remarquent l'attention que les journaux anglais consacrent à cette convention.

Bien que la séance d'hier soir ne fut qu'une introduction au congrès réel et que le programme ne comportât aucun des plats de résistance, on n'en sentait pas moins la pensée directrice de cette convention. Il était facile, même pour des étrangers, de se rendre compte de la pensée directrice de ce ralliement des forces françaises.

C'est Mgr Roy, l'éloquent évêque de Québec, qui a surtout mis en relief, le bien que ne pourrait manquer de produire un pareil congrès. Les résultats immédiats, en somme, importent peu. Ce congrès est un effort local qui sera nécessairement un appoint dans le mouvement d'unification des forces françaises d'Amérique dont le suprême objet est la défense et de la conservation des droits de la population française d'Amérique.

Mgr Roy captiva son auditoire par son rapport du travail accompli par le Comité Permanent du congrès de Québec. Ce travail va lentement, dit-il, mais surement. Il donnera bientôt des résultats surprenants.

Il était huit heures quand la convention s'ouvrit. La Salle Sainte-Marie était remplie à sa pleine capacité.

En quelques mots bien sentis, M. Quesnelle, de Wauchope, président de l'Association Franco-Canadienne, remercia les représentants de l'Alberta et du Manitoba, et d'une manière plus particulière, Mgr Mathieu, évêque de Régina, et Mgr Roy, de Québec. Au nom de tous les congressistes, il dit un sincère merci au lieutenant-gouverneur et au maire de Régina, qui ont bien voulu honorer de leur présence cette "fête de famille" de la population française.

M. l'abbé Bénoit prit alors la parole en anglais. Constatant que parler anglais à l'ouverture d'une convention canadienne-française semble curieux, il déclare que c'est pour témoigner au lieutenant-gouverneur du loyalisme des Canadiens-français à la couronne anglaise. Il ajoute que le lieutenant-gouverneur peut assurer le Roi que quand le besoin s'en fera sentir les Canadiens-français seront prêts à lui prêter leur appui et à le seconder jusqu'au bout non seulement pour le bien du Canada tout entier mais encore pour le bien de la Saskatchewan en particulier. Puis il remercie M. Martin, maire de Régina, et loue sa générosité.

Les congressistes font une longue ovation au lieutenant-gouverneur quand il monte à la tribune et prend la parole.

DISCOURS DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR

"En vous souhaitant la bienvenue dans la ville de Régina, dit il, je sais, quoique vous veniez tenir un congrès dans une langue étrangère, une langue différente de celle que parle le groupe de la nation canadienne auquel j'appartiens, que je souhaite la bienvenue à une autre grande race qui a travaillé épaule à épaule avec nous au développement de ce pays.

"Vous avez fait beaucoup pour nous et je crois que nous avons fait beaucoup pour vous, afin de faire de ce vaste pays une patrie où vivre. Peut-être que les Anglo-Saxons sont plus brusques que ceux qui tirent leur origine de l'autre côté de la Manche. Vous nous avez apporté quelque chose de chevaleresque et un magnifique idiome. Et quand nous évoquons les grands noms de Champlain, de Cartier et de DeSalaberry, nous avons droit d'être fiers.

"C'est vous Canadiens-français qui avez ouvert à la civilisation ces vastes prairies. Si vous jetez un coup d'oeil sur l'Ouest vous verrez que les postes établis par ces pionniers, Fort Garry, Fort Edmonton et Fort McLeod, sont devenus de grandes villes. Je ne crois pas que jamais quelqu'un ose prétendre qu'il yeut de plus grands explorateurs que ceux qui découvrirent le Missisipi et l'immensitude du Nord-Ouest. Ces hommes ne venaient pas seulement de la Grande-Bretagne mais encore de la France.

"En vous souhaitant la bienvenue dans la province de Saskatchewan, je ne veux pas que vous croyiez que vous êtes des inivités dans une province qui n'est pas vôtre. Vous étiez ici avant nous.

"Nous vous souhaitons la bienvenue comme à des frères. Puissions-nous grandir avec les mêmes communs espoirs, le même commun héritage, n'oubliant pas le passé, mais le regard tourné vers un commun avenir, accomplissant de grands gestes et gagnant l'admiration du monde."

LE MAIRE MARTIN

Le maire Martin dit en commençant que ne pouvant parler comme Canadien-français, il parle comme citoyen du glorieux Canada.

"J'approuve hautement, dit-il, tout ce que lieutenant-gouverneur a dit des Canadiens-français. J'ai le plus sincère attachement pour mes frères Canadiens-français. La ville de Régina doit beaucoup à la province de Québec, particulièrement pour le beau cadeau qu'elle lui a fait en lui donnant ce gentilhomme qu'est Mgr Mathieu, évêque de Régina.

"Nous avons une bonne ville, une ville morale, je crois. Notre ville doit une dette de reconnaissance aux catholiques pour l'intérêt qu'ils ont toujours pris au bien-être social, éducationnel et religieux de Régina. Pour le prouver nous n'avons qu'à mentionner quelques-uns des superbes édifices qu'ils ont érigés: la Cathédrale, le couvent, leurs écoles et l'hôpital des Soeurs Grises. Et je crois pouvoir prédire que dans un avenir assez rapproché, nous pourrons mentionner avec orgueil un collège.

"Je souhaite à tous les délégués une cordiale et sincère bienvenue en cette ville et j'espère que votre séjour vous sera agréable."

DISCOURS DE L'HON. BELL

L'honorable Bell représente le gouvernement provincial Au nom de l'administration provinciale, il souhaite une cordiale bienvenue aux délégués de la province et à ceux des autres provinces.

"Le maire Martin a souhaité la bienvenue aux Canadiens-français comme à des citoyens du Canada, dit-il. Je ne sache pas d'autre peuple qui mérite ce titre aussi bien que les Canadiens-français. Ceux d'entre nous qui ont appris un peu d'histoire à l'école savent ce que nous devons à la nation française pour la première civilisation de ce pays. Administrateurs, guerriers et missionnaires furent les premiers pionniers de tout le Canada. Ils tracèrent la voie à tous les autres. Depuis ils sont nos premiers citoyens par droit de découverte et droit de possession. Ils sont les véritables Canadiens.

"Cette race fera très bien les combats nécessaires à la perpétuation de la mémoire de ces braves que furent les pionniers.

"Partout où vous rencontrerez un pionnier missionnaire, neuf fois sur dix ce sera un canadien-français et un catholique.

DE NOBLES TRADITIONS

"Aucune race n'a de plus grandes traditions que la race française de plus braves guerriers; aucune n'a plus contribué à la propagation de l'évangile de la paix, aucune n'a autant apporté au développement des arts et des sciences. Enfin, vous avez une qualité qui me dit beaucoup parce que je suis Ecossais—vous êtes le peuple le plus logique que je connaisse."

LE R. P. HUDON, S.J.

Le R. P. Hudon, s.j., recteur du nouveau collège des Jésuites à Edmonton, prend alors la parole.

Son discours fut un moment interrompu par le départ du lieutenant-gouverneur forcé de se rendre à une autre réunion. Mgr Mathieu remercie avec chaleur le lieutenant-gouverneur et M. le maire de Régina. Il appuie tout particulièrement sur la loyauté des Canadiens-français et démontre comment la Couronne anglaise en est bien convaincue.

"Notre cher souverain, dit-il, mort il y a trois ans, en savait quelque chose. J'eus avant sa mort l'occasion de rencontrer à Québec l'un des plus grandes personnalités d'Angleterre et ce visiteur me déclara qu'avant de s'embarquer pour le Canada il avait vu le roi et lui avait dit que quand il serait à Québec il verrait les Canadiens-français et saurait ce qu'ils sont.

"Ne craignez rien, dit le roi. Je les connais et ils sont les plus loyaux sujets de tout l'empire.

"J'ai aussi eu l'occasion de rencontrer notre cher souverain actuel, maintenant sur le trône, et je sais qu'il professe les mêmes sentiments que son père.

"J'espère que ces sntiments partagées par ceux qui nous connaissent et nous aiment, le seront par les citoyens de Régina.

Le lieutenant-gouverneur se retira au chant de "God Save the King" par tous les congressistes.

Le R. P. Hudon s.j., reprend maintenant son discours. Il traite du mouvement d'unification de tous les Canadiens-français s'étendant dans tout l'Ouest et dont ce congrès est une manifestation. Des sceptiques peuvent se demander quelle en sera la valeur pratique. L'orateur indique les avantages qui en peuvent découler. L'un des résultats les plus pratiques du congrès de l'an dernier à Edmonton a été l'établissement d'un bureau de colonisation à Edmonton, soutenu par du capital privé, et qui a été d'un grand secours pour les colons qui veulent s'établir. Quoiqu'il ne soit pas encore organisé sur des bases absolument solides, au dernier congrès d'Edmonton plusieurs citoyens ont offert de le soutenir durant une autre année de leurs propres deniers. Ses travaux exigèrent l'an dernier $3,000 de dépenses. La même somme est requise cette année.

Un autre des résultats de ce congrès fut l'organisation de sociétés du parler français. Dans une paroisse d'Edmonton on a organisé une société pour "Soirées de familles". Là les Canadiens-français peuvent se réunir et causer dans leur langue.

"Nous trouvons, dit le R. P. Hudon, s.j., un curieux état de choses dans l'Ouest. Une famille se trouve réunie et s'amuse bien. Tous parlent français. Quelqu'un arrive qui ignore cette langue et qui veut cependant se réjouir. Avec cette bonne nature et cette hospitalité qui caractérisent notre race chacun se met à parler anglais."

L'orateur trouve que les Canadiens-français n'ont pas suffisamment bonne opinion d'eux-mêmes et qu'ils devraient répondre plus volontiers aux critiques qu'on fait d'eux.

Cela n'exige aucune violence. "Mais vous devriez, dit-il, donner une réponse aux brutales et ridicules inventions qu'on fait circuler sur votre compte."

Il met les Canadiens en garde contre ceux des leurs qui leur conseillent une ligne de conduite lâche et poltronne.

"Soyons, dit-il, plus Canadiens-français que jamais."

Ce sont les Normands qui ont obtenu à la Grande-Bretagne la Grande Charte. Ce sont les Canadiens-français qui ont conquis pour le Canada les libertés parlementaires. Ils ont droit d'être fiers de leur passé.

"Quand je regarde la prairie avec ses blés ondulants il me semble voir une vision. C'est la réalisation des espoirs qui animèrent les Canadiens-français durant un siècle."

Le président présente ensuite ensuite à l'auditoire M. Delorme, le délégué du Manitoba.

DISCOURS DE M. DELORME

"Par rapport aux intérêts généraux de la race canadienne-française, les catholiques de langue française du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta sont solidaires. Le progrès d'un groupe français d'une de ces provinces est un renfort, une cause d'avancement pour les groupes français des deux autres provinces.

"J'ai la conviction que la race française va se développer, se maintenir et exercer une influence dans n'importe quelle province où elle a réussi à jeter un groupe assez fort pour y implanter ses institutions. Ce qui fait la force du Canadien-français, ce n'est pas tellement ses qualités individuelles: caractère joyeux, amour du travail, honnêteté, ce sont surtout ces qualités sociales et religieuses: son attachement à la famille, son esprit chrétien, son respect des lois; et ces qualités n'ont-elles pas leurs sources dans ces admirables institutions qu'il a créées et perfectionnées sur cette terre canadienne: son église, son école, sa paroisse, ses sociétés nationales? Ce sont là les premières conditions de son entité nationale.

Il est bon ensuite que le Franco-Canadien s'efforce de greffer sur ces qualités ethniques, les qualités distinctives des autres races, par exemple l'activité et la persévérance de l'anglais, l'esprit d'organisation et de solidarité de l'allemand. Il est bon qu'il prenne part à tous les mouvements du véritable progrès moderne, par exemple dans le domaine matériel, l'application de méthodes scientifiques dans l'agriculture et le commerce; la formation de caisses de crédit et de co-opératives agricoles.

Dans le domaine social, il est bon qu'il exerce dans toute leur plénitude ses droits civiques, qu'il assume sa part de l'administration des affaires scolaires, municipales, provinciales, fédérales; qu'il apprenne la langue de la majorité et qu'il vive en union avec l'élément anglais.

Que dans le domaine religieux il mette les intérêts de la foi avant ceux des hommes et des partis, qu'il recherche des alliances avec les groupes catholiques importants tels que les Allemands, les Polonais et les Ruthènes.

Dans ce vaste pays que forment les trois provinces centrales—appelé à contenir des millions d'âmes, nous ne pouvons pas nous contenter d'être simplement des chercheurs de fortune.

Dans le rôle que le Canada doit jouer dans l'Amérique du Nord, nous avons confiance que le Province de Québec fera sa part. Mais si, dans vingt ans, dans trente ans, lorsque l'Ouest aura acquis l'influence nécessaire pour contrebalancer la puissance des provinces de l'Est, nous ne comptons pas dans cette influence, comment la race française pourrait-elle jouer un rôle vraiment canadien? Souvenons-nous que dans les efforts de l'heure présente, c'est l'avenir qu'il faut préparer. Il ne suffit pas de croire et de dire que nous avons une mission, il faut bien la comprendre d'abord, et prendre des moyens pour l'accomplir ensuite.

Nous sommes de toutes les populations qui émigrent dans ces plaines fertiles, l'élément qui conserve le plus d'attaches aux vieilles provinces de l'Est, car nous savons pratiquer envers Québec sa belle devise: Je me souviens. Nous sommes l'élément le mieux disposé à aimer le sol des prairies pour autre chose que les riches moissons qui y poussent parce que c'est une partie du sol canadien, et que tout le sol canadien est la patrie où ses ancêtres ont peiné et souffert, est la patrie que ses ancêtres ont découverte, défendue, évangélisée, et colonisée. Notre race doit donc être dans l'Ouest le pur froment, le blé No. 1, le blé dur, qui servira à faire le pain de la vie nationale, de la vie canadienne pour toutes les races étrangères qui y viennent chercher fortune.

Le message que je vous apporte, au nom des membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg, au nom des Canadiens-français de la métropole de l'Ouest, c'est ceci: Travaillons, chacun dans notre province, à réaliser l'idéal canadien, l'idéal franco-canadien, l'idéal catholique, et préparons les voies pour qu'un jour, aux heures décisives, nous soyons unis, pour les combats, sous un seul drapeau, le drapeau des Franco-Canadiens de l'Ouest.

Et que ce soir, les représentants des groupes français de l'Alberta et du Manitoba réunis sous le toit hospitalier des Franco-Canadiens de la Saskatchewan s'écrient avec et comme eux: Nous nous sommes levés! Nous restons debout, pour la marche! En avant!

Après quelques mots de M. J.-P. Beauchamp, fondateur de la première paroisse canadienne-française à Fort Qu'Appelle, Mgr Roy prend la parole aux applaudissements enthousiastes de l'auditoire.

MGR ROY

C'est avec joie, déclare Mgr Roy, qu'il assiste à ce congrès. Il a fait un long voyage mais il en eut fait encore un plus long pour voir une démonstration d'un si fier patriotisme.

Les Canadiens-français de l'Est s'intéressent fort aux progrès de leurs frères de l'Ouest. Et depuis qu'ils font d'actifs efforts pour se réunir afin de conserver la langue française et leur foi, cela semble les avoir rapprochés de leurs frères de Québec.

Mgr Roy parle du travail accompli par le Comité Permanent du Congrès de Québec. Ce travail promet de durer et produira de grands résultats.

"L'organisation des Canadiens-français de l'Amérique du Nord, dit-il, est une oeuvre non seulement nécessaire mais encore une oeuvre providentielle. Elle demande de la prudence, mais le comité entend y arriver en dépit de tous les obstacles et les critiques de ceux qui veulent impatiemment des résultats immédiats.

Mgr Roy se déclare heureux de la participation de l'Ouest à la grande oeuvre de la défense et de la conservation des droits des Canadiens-français.

"Ce congrès, dit-il, est une bonne chose, mais ce n'est qu'un effort local en vue d'un grand mouvement. Quels qu'en soient les résultats immédiats, il comptera beaucoup dans le travail fait pour la gloire de la race."

"Vous ne vous faites pas d'idée de l'influence que vous avez de l'Ouest. Vous êtes une inspiration et un exemple pour tous les autres."

CHOISIE DE DIEU

"Parmi les flots d'immigrants de toutes races qu'on déverse en ce pays nous sommes la race choisie de Dieu pour faire connaître dans ce continent le nom du Christ et apprendre au peuple à le servir. Il n'y a pas d'autre but. Sans cela la langue ne veut rien dire. Une réunion de Canadiens-français afin de découvrir les meilleurs moyens de conserver les traditions de la foi et de la langue est une oeuvre de Dieu et Dieu en est content et bénira certainement nos travaux."

L'abbé Benoit annonce alors le programme de la seconde journée. Les délégués se réuniront à la salle Sainte-Marie pour se rendre à la cathédrale où il y aura un sermon par Mgr Béliveau. Il y aura séances l'après-midi et le soir.

MGR BELIVEAU

Le nouvel évêque auxiliaire de Saint-Boniface a prononcé un important sermon à la messe du matin.

Il a montré comment les Canadiens-français d'aujourd'hui devraient faire face aux mêmes périls contre lesquels durent lutter leurs pères lors de la cession du pays à l'Angleterre. Il y avait alors 60,000 Canadiens-français au pays. Les vainqueurs tentèrent de faire de ce pays un pays anglais et protestant. Mais soutenus par l'amour de leur foi et de leur langue les Canadiens-français firent échouer cette tentative.

La situation est aujourd'hui identique. Il y a 75,000 Canadiens-français. Ce n'est pas un secret qu'on est au travail pour arracher l'Ouest à la langue française et à la foi catholique. Les ennemis des Canadiens-français pensent faire de ce pays un pays de langue anglaise seule et de religion protestante.

"Ils peuvent retarder le progrès du pays en tentant de nous faire du mal, dit Mgr Béliveau, mais ils ne pourront pas faire mourir sur nos lèvres le doux parler de France."

Un congrès comme celui de Régina est une bonne chose parce qu'il montre la force de l'union. Mgr Béliveau regrette que certains défauts nuisent à une parfaite entente de tous les groupes. Le principal de ces défauts est l'esprit de parti.

"Vous devez juger des questions au point de vue religieux et au point de vue national et non pas au point de vue politique.

"La perte des écoles séparées dans l'Ouest est due en grande partie à l'esprit de parti." Mgr Béliveau termine en demandant à tous de retourner à leur foyer avec la ferme intention d'être de bons citoyens, bien décidés à conserver et à défendre leur langue et leur foi.

DEUXIEME JOURNEE

Régina, 30 juillet.—La seconde journée du congrès est des plus encourageantes. Au dire de tous les congressistes, le succès dépasse tout ce qu'on avait prévu.

M. Quesnelle, président de l'association Franco-Canadienne, le notait dans son discours d'ouverture de la seconde journée. A tous il jetait le mot d'ordre. "Comme Mgr Roy le disait hier soir, dit M. Quesnelle, nous sommes à un travail fortement enraciné et qui essaimera. Mais si nous voulons faire quelque chose qui vaille, il nous faut être unis. Nous devons suivre la direction de nos évêques et de nos prêtres. J'espère que chacun d'entre nous quand il retournera dans ses foyers suivra le conseil de Mgr Béliveau et s'efforcera de devenir un bon catholique, un bon citoyen et d'oublier les divisions du parti."

SYMPATHIES ALLEMANDES

Au congrès des allemands catholiques à Winnipeg, au commencement de juillet, on se rappelle qu'ils rendirent un brillant hommage à l'oeuvre française au Canada et proclamèrent bien haut leurs sympathies pour les luttes que nous poursuivons. Le R. P. Suffa, o.m.i., président de l'Association Allemande, est venu apporter aux Canadiens-français le message de sympathie, d'encouragement et de réconfort de nos frères catholiques allemands.

Le R. P. Suffa o.m.i., déclare que ce sont les Canadiens-français qui ont conquis en ce pays la liberté religieuse et la liberté parlementaire. Les catholiques allemands lutteront toujours aux côtés des Canadiens-français pour la conservation de ces droits.

MGR PASCAL

Le vénérable évêque de Prince Albert raconte à l'assemblée les débuts de sa vie de missionnaire dans l'Ouest. Captivant récit tombant des lèvres d'une sorte de patriarche dont les travaux et les misères n'ont nullement amoindri la bonne humeur.

Jeune prêtre il a quitté la France pour venir consacrer sa vie aux missions canadiennes. En 1864, soit près d'un siècle d'aujourd'hui, il quitta Winnipeg pour les missions de la Saskatchewan. Et c'est dans la rustique "charette" de ces rudes jours qu'il traversa et parcourut la Saskatchewan. C'était de longs et ennuyeux voyages dans les vastes prairies, de longues randonnés en canot d'écorce et de fatigants portages. Dans tout ce vaste pays, à son grand étonnement, tous, à son arrivée, même Ecossais et Irlandais, parlaient français.

Il raconte ses pénibles débuts dans le grand diocèse de Prince Albert. Peu de gens parlaient français. La plupart de ses ouailles étaient des indiens. Ca et là quelques petits groupes de colons anglais. A cette époque le flot de l'immigration canadienne-française se dirigeait vers les Etats-Unis. Lui et d'autres tentèrent d'endiguer ce courant mais leur appel fut vain.

Depuis dix ans cependant il y a eu un changement. Grâce à Dieu nous ne sommes plus seuls maintenant. Il y a maintenant plusieurs paroisses où le ministère se fait exclusivement en français.

"Nous devons, conclut Mgr Pascal, former un bataillon, un régiment, avoir tous un mot d'ordre bien défini."

"Le temps est passé où nous devions ployer le genou devant le franc-maçon et leur permettre de nous conduire par le bout du nez. Ne dites pas de mal d'eux, ne les méprisez pas, mais tenez-vous debout pour la défense de vos droits.

"Dans Ontario, l'on dit qu'entre chaque élection un autre comté devient canadien-français. Nous devons faire de même ici."

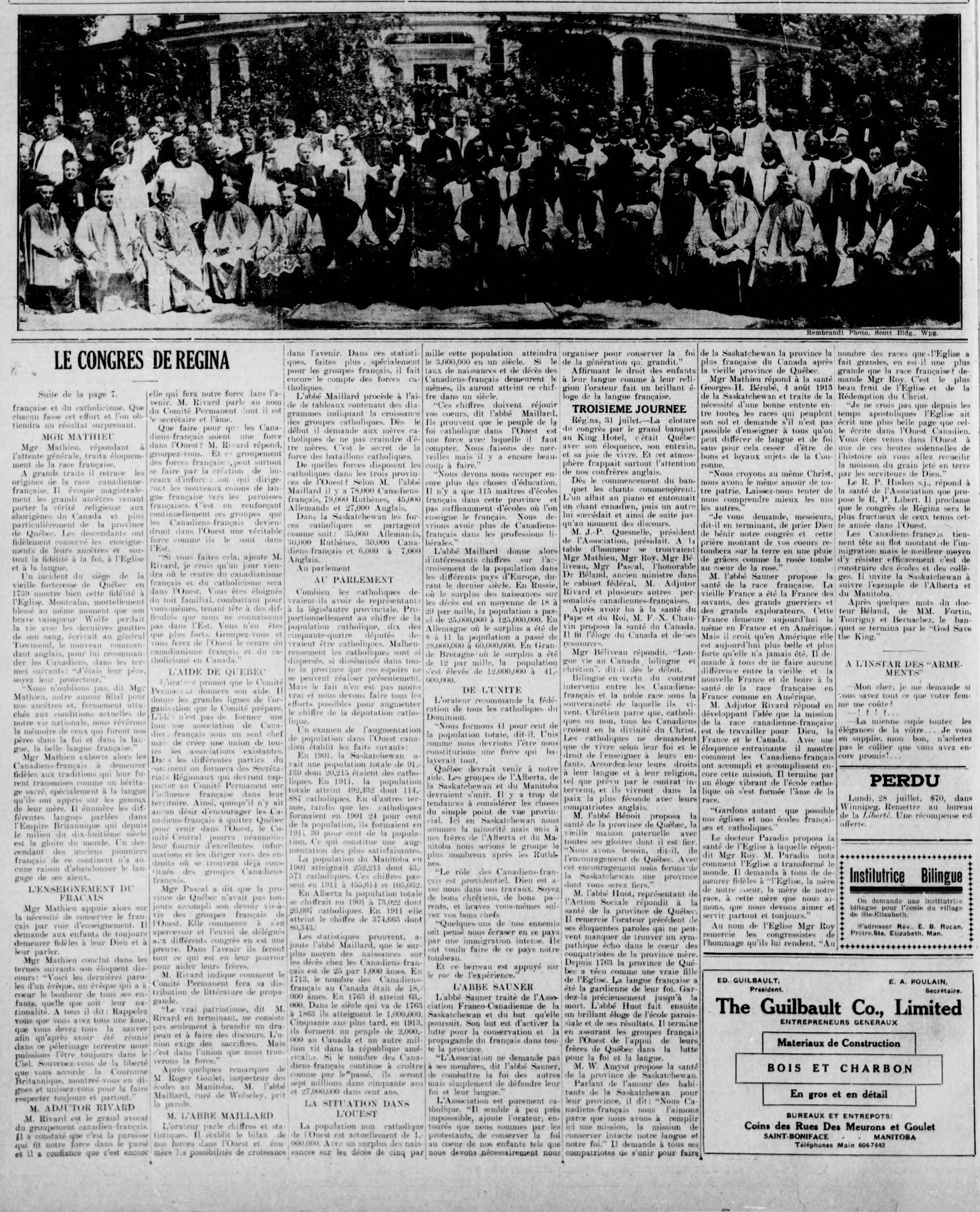
MGR BELIVEAU

Le nouvel évêque auxiliaire de Saint-Boniface, qui fait une excellente impression sur tous les congressistes, prononce un court mais vigoureux et important discours.

Son discours peut se résumer dans les mots "Faites quelque chose. Agissez." A chaque individu, à chaque association locale, il demande de faire un maximum d'effort afin de promouvoir durant la prochaine année l'avancement de la cause canadienne-

A suivre page 8.

MEMBRES DU CLERGE CANADIEN QUI ONT ASSISTE AU SACRE DE MGR BELIVEAU, EVEQUE AUXILIAIRE DE SAINT-BONIFACE



Rembrandt Photo, Scott Bldg., Wpg.

LE CONGRES DE REGINA

Suite de la page 7.

française et du catholicisme. Que chacun fasse cet effort et l'on obtiendra un résultat surprenant.

MGR MATHIEU

Mgr Mathieu, répondant à l'attente générale, traita éloquemment de la race française.

A grands traits il retrace les origines de la race canadienne-française. Il évoque magistralement les grands ancêtres venant porter la vérité religieuse aux aborigènes du Canada et plus particulièrement de la province de Québec. Les descendants ont fidèlement conservé les enseignements de leurs ancêtres et surtout la fidélité à la foi, à l'Eglise et à la langue.

Un incident du siège de la vieille forteresse de Québec en 1759 montre bien cette fidélité à l'Eglise. Montcalm, mortellement blessé au même moment que son brave vainqueur Wolfe perdait la vie avec les dernières gouttes de son sang, écrivait au général Townsend, le nouveau commandant anglais, pour lui recommander les Canadiens, dans les termes suivants: "J'étais leur père, soyez leur protecteur."

"Nous n'oublions pas, dit Mgr Mathieu, notre amour filial pour nos ancêtres et, fermement attachés aux conditions actuelles de notre vie nationale, nous révérons la mémoire de ceux qui furent nos pères dans la foi et dans la langue, la belle langue française."

Mgr Mathieu exhorte alors les Canadiens-français à demeurer fidèles aux traditions qui leur furent transmises comme un héritage sacré, spécialement à la langue qu'ils ont appris sur les genoux de leur mère. Il énumère les différentes langues parlées dans l'Empire Britannique qui depuis le milieu du dix-huitième siècle est la gloire du monde. Un descendant des anciens pionniers français de ce continent n'a aucune raison d'abandonner le langage de ses aïeux.

L'ENSEIGNEMENT DU FRACAIS

Mgr Mathieu appuie alors sur la nécessité de conserver le français par voie d'enseignement. Il demande aux enfants de toujours demeurer fidèles à leur Dieu et à leur parler.

Mgr Mathieu conclut dans les termes suivants son éloquent discours: "Voici les dernières paroles d'un évêque, un évêque qui a à coeur le bonheur de tous ses enfants, quelle que soit leur nationalité. A tous il dit: Rappelez vous que vous avez tous une âme, que vous devez tous la sauver afin qu'après avoir été réunis dans ce pélerinage terrestre nous puissions l'être toujours dans le Ciel. Souvenez-vous de la liberté que vous accorde la Couronne Britannique, montreé-vous en dignes et unissez-vous pour la faire respecter toujours et partout."

M. ADJUTOR RIVARD

M. Rivard est le grand avocat du groupement canadien-français. Il a constaté que c'est la paroisse qui fit notre force dans le passé et il a confiance que c'est encore elle qui fera notre force dans l'avenir. M. Rivard parle au nom du Comité Permanent dont il est le secrétaire et l'âme.

Que faire pour que les Canadiens-français soient une force dans l'Ouest? M. Rivard répond, groupez-vous. Et ce groupement des forces françaises peut surtout se faire par la création de bureaux d'information qui dirigeront les nouveaux colons de langue française vers les paroisses françaises. C'est en renforçant continuellement ces groupes que les Canadiens-français deviendront dans l'Ouest une véritable force comme ils le sont dans l'Est.

"Si vous faites cela, ajoute M. Rivard, je crois qu'un jour viendra où le centre du canadianisme français et du catholicisme sera dans l'Ouest. Vous êtes éloignés du toit familial, combattant pour vous-mêmes, tenant tête à des difficultés que nous ne connaissons pas dans l'Est. Vous n'en êtes que plus forts. Groupez-vous et vous ferez de l'Ouest le centre du canadianisme français et du catholicisme en Canada."

L'AIDE DE QUEBEC

L'orateur promet que le Comité Permanent donnera son aide. Il donne les grandes lignes de l'organisation que le Comité prépare. L'idée n'est pas de former une immense association de Canadiens-français sous un seul chef mais de créer une union de toutes les associations existantes. Dans les différentes parties du continent on formera des Secrétariats Régionaux qui devront rapporter au Comité Permanent sur l'influence française dans leur territoire. Ainsi, quoiqu'il n'y ait aucun désir d'encourager les Canadiens-français à quitter Québec pour venir dans l'Ouest, le Comité Central pourra néanmoins leur fournir d'excellentes informations et les diriger vers des endroits où se trouvent déjà constitués des groupes Canadiens-français.

Mgr Pascal a dit que la province de Québec n'avait pas toujours accompli son devoir vis-à-vis des groupes français de l'Ouest. Elle commence à s'en apercevoir et l'envoi de délégués aux différents congrès en est une preuve. Dans l'avenir ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour aider leurs frères.

M. Rivard indique comment le Comité Permanent fera sa distribution de littérature de propagande.

"Le vrai patriotisme, dit M. Rivard en terminant, ne consiste pas seulement à brandir un drapeau et à faire des discours. L'union exige des sacrifices. Mais c'est dans l'union que nous trouverons la force."

Après quelques remarques de M. Roger Goulet, inspecteur des écoles au Manitoba, M. l'abbé Maillard, curé de Wolseley, prit la parole.

M. L'ABBE MAILLARD

L'orateur parle chiffres et statistiques. Il établit le bilan de nos forces dans l'Ouest et énumère les possibilités de croissance dans l'avenir. Dans ces statistiques, faites plus spécialement pour les groupes français, il fait encore le compte des forces catholiques.

L'abbé Maillard procède à l'aide de tableaux contenant des diagrammes indiquant la croissance des groupes catholiques. Dès le début il demande aux mères catholiques de ne pas craindre d'être mères. C'est le secret de la force des bataillons catholiques.

De quelles forces disposent les catholiques dans les trois provinces de l'Ouest? Selon M. l'abbé Maillard il y a 78,000 Canadiens-français, 79,000 Ruthènes, 45,000 Allemands et 27,000 Anglais.

Dans la Saskatchewan les forces catholiques se partagent comme suit: 35,000 Allemands, 30,000 Ruthènes, 30,000 Canadiens-français et 6,000 à 7,000 Anglais.

Au parlement

AU PARLEMENT

Combien les catholiques devraient-ils avoir de représentants à la législautre provinciale. Proportionnellement au chiffre de la population catholique, dix des cinquante-quatre députés devraient être catholiques. Malheureusement les catholiques sont si dispersés, si disséminés dans toute la province que ces espoirs ne se peuvent réaliser présentement. Mais le fait n'en est pas moins vrai et nous devons faire tous les efforts possibles pour augmenter le chiffre de la députation catholique.

Un examen de l'augmentation de population dans l'Ouest canadien établit les faits suvants:

En 1901, la Saskatchewan avait une population totale de 91,139 dont 20,215 étaient des catholiques. En 1911, la population totale atteint 492,432 dont 114,887 catholiques. En d'autres termes, tandis que les catholiques formaient en 1901 24 pour cent de la population, ils formaient en 1911 30 pour cent de la population. Ce qui constitue une augmentation des plus satisfaisantes.

La population du Manitoba en 1901 atteignait 252,211 dont 43,571 catholiques. Ces chiffres passent en 1911 à 455,614 et 105,032.

En Alberta la population totale se chiffrait en 1901 à 73,022 dont 20,097 catholiques. En 1911 elle atteint le chiffre de 374,663 dont 80,343.

Les statistiques prouvent, ajoute l'abbé Maillard, que le surplus moyen des naissances sur les décès chez les Canadiens-français est de 25 par 1,000 âmes. En 1713, le nombre des Canadiens-français au Canada était de 18,000 âmes. En 1763 il atteint 63,000. Dans le siècle qui va de 1763 à 1863 ils atteignent le 1,000,000. Cinquante ans plus tard, en 1913, ils forment un peuple de 2,000,000 au Canada et un autre million vit dans la république américaine. Si le nombre des Canadiens-français continue à croître comme par le passé, ils seront sept millions dans cinquante ans et 27,000,000 dans cent ans.

LA SITUATION DANS L'OUEST

La population non catholique de l'Ouest est actuellement de 1,000,000. Avec un surplus des naissances sur les décès de cinq par mille cette population atteindra le 3,000,000 en un siècle. Si le taux de naissances et de décès des Canadiens-français demeurent le mêmes, ils auront atteint ce chiffre dans un siècle.

"Ces chiffres doivent réjouir vos coeurs, dit l'abbé Maillard. Ils prouvent que le peuple de la foi catholique dans l'Ouest est une force avec laquelle il faut compter. Nous faisons des merveilles mais il y a encore beaucoup à faire."

"Nous devons nous occuper encore plus des choses d'éducation. Il n'y a que 115 maîtres d'écoles français dans cette province et pas suffisamment d'écoles où l'on enseigne le français. Nous devrions avoir plus de Canadiens-français dans les professions libérales."

L'abbé Maillard donne alors d'intéressants chiffres sur l'accroisement de la population dans les différents pays d'Europe, durant le dernier siècle. En Russie, où le surplus des naissances sur les décès est en moyenne de 18 à 20 par mille, la population a passé de 25,000,000 à 125,000,000. En Allemagne où le surplus a été de 8 à 11 la population a passé de 28,000,000 à 60,000,000. En Grande Bretagne où le surplus a été de 12 par mille, la population s'est élevée de 12,000,000 à 41,000,000.

DE L'UNITE

L'orateur recommande la fédération de tous les catholiques du Dominion.

"Nous formons 41 pour cent de la population totale, dit-il. Unis comme nous devrions l'être nous constiturions une force qui balayerait tout.

Québec devrait venir à notre aide. Les groupes de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Manitoba devraient s'unir. Il y a trop de tendances à considérer les choses du simple point de vue provincial. Ici en Saskatchewan nous sommes la minorité mais unis à nos frères de l'Alberta et du Manitoba nous serions le groupe le plus nombreux après les Ruthènes.

"Le rôle des Canadiens-français est providentiel. Dieu est avec nous dans nos travaux. Soyez de bons chrétiens, de bons parents, et braves vous-mêmes suivez vos bons chefs

"Quelques-uns de nos ennemis ont pensé nous écraser en ce pays par une immigration intense. Ils ont voulu faire de ce pays notre tombeau.

Et ce berceau est appuyé sur le roc de l'expérience."

L'ABBE SAUNER

L'abbé Sauner traite de l'Association Franco-Canadienne de la Saskatchewan et du but qu'elle poursuit. Son but est d'activer la lutte pour la conservation et la propagande du français dans toute la province.

"L'Association ne demande pas à ses membres, dit l'abbé Sauner, de combattre la foi des autres mais simplement de défendre leur foi et leur langue."

L'Association est purement catholique. "Il semble à peu près impossible, ajoute l'orateur, entourés que nous sommes par les protestants, de conserver la foi au coeur de nos enfants tels que nous devons nécessairement nous organiser pour conserver la foi de la génération qui grandit."

Affirmant le droit des enfants à leur langue comme à leur religion l'orateur fait un brillant éloge de la langue française.

TROISIEME JOURNEE

Régina, 31 juilet.—La cloture du congrès par le grand banquet au King Hotel, c'était Québec avec son éloquence, son entrain, et sa joie de vivre. Et cet atmosphère frappait surtout l'attention de nos confrères anglais.

Dès le commencement du banquet les chants commençèrent. L'un allait au piano et entonnait un chant canadien, puis un autre lui succédait et ainsi de suite jusqu'au moment des discours.

M. J.-P. Quesnelle, président de l'Association, présidait. A la table d'honneur se trouvaient Mgr Mathieu, Mgr Roy, Mgr Béliveau, Mgr Pascal, l'honorable Dr Béland, ancien ministre dans le cabinet fédéral, M. Adjutor Rivard et plusieurs autres personalités canadiennes-françaises.

Après avoir bu à la santé du Pape et du Roi, M. F.-X. Chauvin proposa la santé du Canada. Il fit l'éloge du Canada et de ses ressources.

Mgr Béliveau répondit. "Longue vie au Canada bilingue et chrétien", dit-il dès le début.

Bilingue en vertu du contrat intervenu entre les Canadiens-français et la noble race sous la souveraineté de laquelle ils vivent. Chrétien parce que, catholiques ou non, tous les Canadiens croient en la divinité du Christ. Les catholiques ne demandent que de vivre selon leur foi et le droit de l'enseigner à leurs enfants. Accordez-leur leurs droits à leur langue et à leur religion, tel que prévu par le contrat intervenu, et ils vivront dans la paix la plus féconde avec leurs compatriotes anglais.

M. l'abbé Bénoit proposa la santé de la province de Québec, la vieille maison paternelle avec toutes ses gloires dont il est fier. "Nous avons besoin, dit-il, de l'encouragement de Québec. Avec cet encouragement nous ferons de la Saskatchewan une province dont vous serez fiers."

M. l'abbé Huot, représentant de l'Action Sociale répondit à la santé de la province de Québec. Il remercie l'orateur précédent de ses éloquentes paroles qui ne peuvent manquer de trouver un sympathique écho dans le coeur des compatriotes de la province mère. Depuis 1763 la province de Québec a vécu comme une vraie fille de l'Eglise. La langue française a été la gardienne de leur foi. Gardez-la précieusement jusqu'à la mort. L'abbé Huot fait ensuite un brillant éloge de l'école paroissiale et de ses résultats. Il termine en assurant les groupes français de l'Ouest de l'appui de leurs frères de Québec dans la lutte pour la foi et la langue.

M. W. Amyot propose la santé de la province de Saskatchewan.

Parlant de l'amour des habitants de la Saskatchewan pour leur province, il dit: "Nous Canadiens-français nous l'aimons parce que nous avons à remplir ici une mission, la mission de conserver intacte notre langue et notre foi." Il demande à tous ses compatriotes de s'unir pour faire de la Saskatchewan la province la plus française du Canada après la vieille province de Québec.

Mgr Mathieu répond à la santé Georges-H. Bérubé, 4 août 1913 de la Saskatchewan et traite de la nécessité d'une bonne entente entre toutes les races qui peuplent son sol et demande s'il n'est pas possible d'enseigner à tous qu'on peut différer de langue et de foi sans pour cela cesser d'être de bons et loyaux sujets de la Couronne.

"Nous croyons au même Christ, nous avons le même amour de notre patrie. Laissez-nous tenter de nous comprendre mieux les uns les autres."

"Je vous demande, messieurs, dit-il en terminant, de prier Dieu de bénir notre congrès et cette prière montant de vos coeurs retombera sur la terre en une pluie de grâces comme la rosée tombe au coeur de la rose."

M. l'abbé Sauner propose la santé de la race française. La vieille France a été la France des savants, des grands guerriers et des grands explorateurs. Cette France demeure aujourd'hui la même en France et en Amérique. Mais il croit qu'en Amérique elle est aujourd'hui plus belle et plus forte qu'elle n'a jamais été. Il demande à tous de ne faire aucune différence entre la vieille et la nouvelle France et de boire à la santé de la race française en France comme en Amérique.

M. Adjutor Rivard répond en développant l'idée que la mission de la race canadienne-française est de travailler pour Dieu, la France et le Canada. Avec une éloquence entrainante il montre comment les Canadiens-français ont accompli et accomplissent encore cette mission. Il termine par un éloge vibrant de l'école catholique où s'est formée l'âme de la race.

"Gardons autant que possible nos églises et nos écoles françaises et catholiques."

Le docteur Paradis proposa la santé de l'Eglise à laquelle répondit Mgr Roy. M. Paradis nota comment l'Eglise a transformé le monde. Il demanda à tous de demeurer fidèles à "l'Eglise, la mère de notre coeur, la mère de notre race, à cette mère que nous aimons, que nous devons aimer et servir partout et toujours."

Au nom de l'Eglise Mgr Roy remercie les congressistes de l'hommage qu'ils lui rendent. "Au nombre des races que l'Eglise a fait grandes, en est-il une plus grande que la race française? demande Mgr Roy. C'est le plus beau fruit de l'Eglise et de la Rédemption du Christ.

"Je ne crois pas que depuis les temps apostoliques l'Eglise ait écrit une plus belle page que celle écrite dans l'Ouest Canadien. Vous êtes venus dans l'Ouest à une de ces heutes solennelles de l'histoire où vous allez recueilir la moisson du grain jeté en terre par les serviteurs de Dieu."

Le R. P. Hudon s.j., répond à la santé de l'Association que propose le R. P. Libert. Il proclame que le congrès de Régina sera le plus fructueux de ceux tenus cette année dans l'Ouest.

Les Canadiens-français tiennent tête au flot montant de l'immigration mais le meilleur moyen d'y résister efficacement c'est de construire des écoles et des collèges. Il invite la Saskatchewan à suivre l'exemple de l'Alberta et du Manitoba.

Après quelques mots du docteur Béland, de MM. Fortin, Tourigny et Bernachez, le banquet se termina par le "God Save the King."

A L'INSTAR DES "ARMEMENTS"

—Mon cher, je me demande si vous savez tout ce que votre femme me coûte?

—! ? ! ?...

—La mienne copie toutes les élégances de la vôtre... Je vous en supplie, mon bon, n'achetez pas le collier que vous avez encore promis!...